

Cycle de Kali-Yug

7 Avril 1890

# LE LOTUS BLEU

SEUL ORGANE

EN FRANCE

DE LA

Société Théosophique

Paraît le 7 de chaque mois



**Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie**

**H.-P. BLAVATSKY**

RÉDACTEUR EN CHEF

DIRECTEUR : **JEAN MATTHEUS**

## N° 2. — SOMMAIRE

- |   |                          |
|---|--------------------------|
| 1. La légende du Lotus Bleu . . . . .                                   | H. P. BLAVATSKY          |
| 2. Lettres posthumes sur la théosophie à une commençante (II) . . . . . | L. DRAMARD               |
| 3. La Clé de la théosophie . . . . .                                    | H. P. BLAVATSKY          |
| 4. La Chaîne planétaire . . . . .                                       | GUYMIOT                  |
| 5. Magie blanche et magie noire (suite) . . . . .                       | Dr FR. HARTMANN          |
| 6. Les années climatériques . . . . .                                   | M <sup>rs</sup> D'ARGENS |
| 7. Echos du monde occulte.  |                          |

**LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT**

11, rue de la Chaussée-d'Antin. — PARIS

**Bruxelles. — P. Lacomblez, 33, rue des Paroissiens**

ABONNEMENT : UN AN, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.** — Le Numéro : **1 fr.**



# BUTS POURSUIVIS PAR LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

---

## EXOTÉRIQUE

1. Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.
2. Etudier les religions et les philosophies, spécialement celles de l'Antiquité et de l'Orient, afin de démontrer qu'une même Vérite est cachée sous leurs divergences.

## ESOTÉRIQUE

3. Etudier les lois inexplicables de la nature et développer les pouvoirs psychiques de l'homme.
- 

## L'HERMÈS

Est la seule branche française de la Société Théosophique d'Adyar.  
Pour tous renseignements s'adresser au Président de l'*Hermès*, au siège du **LOTUS BLEU**.

---

Prière d'envoyer les mandats d'abonnements à M. BAILLY, administrateur, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Les **REVUES** qui désireraient faire l'échange avec le **Lotus Bleu** sont priées de s'adresser également à M. BAILLY.

---

Pour paraître dans les prochains nos du **LOTUS BLEU**, en plus de la *Clé de la théosophie* par H. P. Blavatsky, et de *Magie blanche et Magie noire*, par le docteur Frank Hartmann :

**Fragments choisis d'Isis dévoilée**, avec notes additionnelles inédites de l'auteur, H. P. BLAVATSKY ; **Les forces les plus subtiles de la nature, leurs influences sur la santé des humains et sur leur destinée**, — extraits d'un ancien ouvrage sanscrit appelé : *Sivagama*.

Jamais aucune traduction française n'a paru de ces travaux du plus haut intérêt, au point de vue occulte, scientifique et sociologique, et le **LOTUS BLEU** a seul le droit de les traduire et de les publier.

---

*Tous les ouvrages relatifs à l'occultisme ou aux questions qui s'y rapportent, et dont il sera adressé 2 exemplaires au directeur du **LOTUS BLEU**, seront annoncés, indépendamment du compte rendu qui leur sera consacré, s'il y a lieu.*

---

La collection du **LOTUS BLEU** formera, tous les ans, quatre élégants volumes de bibliothèque.

## LA LÉGENDE DU LOTUS BLEU

Tout titre de *Revue* ou de livre doit avoir sa raison d'être, — celui d'une publication théosophique, surtout. Le titre est tenu d'exprimer l'objet en vue, en symbolisant, pour ainsi dire, le contenu du journal. L'allégorie étant l'âme des philosophies d'Orient, bien à plaindre serait celui qui n'apercevrait, dans le nom du « Lotus Bleu, » que celui d'une plante aquatique, — la *Nymphæa Cerulea* ou *Nelumbo*. A coup sûr un lecteur de cette force ne verrait aussi que du bleu dans le sommaire de notre nouveau journal.

Afin d'éviter une pareille méprise, nous allons essayer d'initier nos lecteurs sur le symbolisme du lotus en général et du lotus bleu, en particulier. Cette plante mystérieuse et sacrée fut, de tout temps, considérée comme le symbole de l'Univers, en Egypte comme aux Indes. Pas un monument dans la vallée du Nil, pas un papyrus, où cette plante n'ait eu sa place d'honneur. Depuis les chapitiaux des colonnes Egyptiennes jusqu'aux sièges et à la coiffure des rois-dieux, le lotus se retrouve partout symbolisant l'Univers. Il devint nécessairement

un attribut indispensable de tout Dieu créateur comme, de toute déesse, — cette dernière n'étant, en philosophie, que l'aspect féminin du Dieu, androgyne, d'abord, mâle, ensuite.

C'est du *Padma-Yoni*, — « le sein du lotus », — de l'Espace absolu ou de l'Univers, en dehors du temps et de l'espace, qu'émane le *cosmos* conditionné et limité par le temps et par l'espace. Le *Hiranya Garbha*, « l'œuf » (ou la matrice) d'or, d'où surgit Brahmâ est nommé souvent le lotus céleste. Le dieu Vishnou, la synthèse du *trimourti* ou la trinité Indoue, flotte assoupi, pendant les « nuits de Brahmâ, » sur les eaux primordiales, étendu sur une fleur de lotus. Sa déesse, la belle Lakshmi, surgissant comme la Vénus Aphrodite du sein des eaux, a, sous les pieds, un lotus blanc. C'est au barattage, par les dieux réunis, de l'Océan de lait, — symbole de l'espace et de la voie lactée, — que, formée de l'écume des ondes crémeuses, Lakshmi, déesse de la beauté et mère de l'amour (Kama), apparut devant les dieux émerveillés, supportée par un lotus et tenant à la main un autre lotus.

De là les deux principaux titres de Lakshmi : *padma*, le lotus, et *Kshirabधि-tanayâ*, — fille de l'Océan de lait. Gautama, le Bouddha, qui ne fut jamais dégradé au niveau d'un dieu, étant, néanmoins, le premier mortel hardi qui, à l'époque historique, interrogea le sphinx muet qu'on nomme l'Univers, et finit par lui arracher les secrets de la vie et de la mort, quoique jamais déifié, — nous le répétons, — fut, cependant, reconnu par les générations en Asie comme domi-

nant l'Univers. Et c'est pourquoi ce vainqueur et maître du monde intellectuel et philosophique est représenté assis sur un lotus épanoui, — symbole de cet univers deviné par lui. Aux Indes et à Ceylan, le lotus est généralement couleur d'or ; parmi les Bouddistes du Nord, — il est bleu.

Mais il existe, de par le monde, une troisième espèce de lotus, le *Zizyphus*. Celui qui en mange oublie sa patrie et ceux qui lui sont chers, — disaient les anciens. Ne suivons pas cet exemple ; n'oublions pas notre patrie intellectuelle, le berceau de la race humaine, et le lieu de naissance du lotus bleu.

Levons donc le voile de l'oubli qui recouvre une des plus anciennes allégories, une légende Vedique, que les chroniqueurs Brâhmes ont cependant préservée. Seulement, comme ces chroniqueurs la racontent chacun à sa manière et y ajoutent des variations <sup>1</sup>, nous l'avons donnée ici, non d'après les versions et traductions incomplètes de Messieurs les orientalistes, mais d'après la version populaire. C'est ainsi que la chantent les vieux Bardes du Rajistan, lorsqu'ils viennent, pendant les soirées chaudes de la saison des pluies, s'asseoir sous la verandah du *bungalow* des voyageurs. Nous laissons donc les Orientalistes à leurs spéculations fantaisistes. Que nous importe que le père du prince poltron et égoïste qui fut la cause de la transformation du lotus

<sup>1</sup> Comparez l'histoire de *Sunahsepha*, dans « Bhâgavata, » IX, XVI, 35 ; le *Râmâyana*, livre I, ch. LX ; *Manou*, X, 105 ; *Koulouka Bhatta* (l'Historien) ; *Bahwruba* et *Aitareya Brâhmanas* ; *Vishnou Pourana*, etc., etc. — Chaque livre donne sa version.

blanc en lotus bleu, s'appelât Harischandra ou Ambarisha ? Les noms n'ont rien à faire, ni avec la poésie naïve de la légende, ni avec sa morale, — car on en trouvera une, si l'on cherche bien. Remarquons plutôt que l'épisode principal rappelle curieusement une autre légende, — celle de l'Abraham Biblique et du sacrifice d'Isaac.

N'est-ce point une preuve de plus que la doctrine Secrète de l'Orient pourrait bien avoir raison de soutenir que le nom du patriarche n'est ni un nom chaldéen, ni un nom hébreu, mais bien une épithète et un surnom Sanskrits signifiant *a-bram*, c'est-à-dire un *non-brâhme*<sup>1</sup>, un brâhme *dèbrahmanisé*, ou déclassé et ayant perdu sa caste ? Ensuite, comment ne pas soupçonner, dans les juifs modernes, les *Tchandalas* des temps du Rishi Agastya, — les ouvriers en briques, dont la persécution commença, il y a 8,000 ou 10,000 ans, mais qui émigrèrent en Chaldée, 4,000 avant l'ère chrétienne, lorsque tant de légendes populaires dans l'Inde du Sud rappellent les récits bibliques ? Louis Jacolliot en parle dans plusieurs de ses 21 volumes sur l'Inde brahmanique, et il a raison, pour cette fois.

Nous en parlerons un autre jour. En attendant voici la légende du

<sup>1</sup> La particule *a*, dans le mot sanskrit, le montre bien. Placée devant un substantif, cette particule désigne toujours la négation ou le contraire du contenu dans le terme qui suit. Ainsi *Soura* (Dieu), écrit *a-soura*, devient *non-dieu* ou le démon. *Vidya*, c'est la Science, et *a-vidya* l'ignorance, ou le contraire de la Science, etc., etc.

## LOTUS BLEU

Siècles sur siècles se sont écoulés, depuis qu'Ambarisha, roi d'Ayodhya, régnait dans la ville fondée par le Saint-Manou Vaivasvata, le fils du soleil. Le roi était un *Sotiryavansa* (un descendant de la race Solaire) et se disait le serviteur le plus fidèle de Varoûna, l'Eternel, le dieu le plus grand comme le plus puissant dans le *Rig-Veda*<sup>1</sup>. Mais l'Eternel avait refusé des héritiers mâles à son adorateur, ce qui rendait le roi tout déconfit.

« Hélas ! — se lamentait-il tous les matins, en faisant son poudja (dévotions) devant les dieux inférieurs. — Hélas ! à quoi me sert d'être le plus grand roi sur la terre, si l'Eternel me refuse un successeur de mon sang ! Une fois mort et placé sur le bûcher funéraire, qui remplira auprès de moi le doux devoir filial de briser le crâne à mon cadavre, afin de libérer mon âme de ses dernières entraves terrestres ? Quelle est la main étrangère qui, pendant la pleine lune, placera le rij du Sraddha, pour faire honneur à mes mânes ? Les oiseaux

<sup>1</sup> Ce n'est que bien plus tard, dans le Panthéon dogmatique et le polythéisme symbolique des Brâhmes, que Varoûna devient le Poseidon ou Neptune qu'il est maintenant. Dans le *Veda*, c'est le plus ancien des dieux, un avec l'*Ouranos* grec ; c. a. d. une personnification de l'espace céleste et des cieux infinis, le créateur et le gouverneur du ciel et de la terre, le Roi, le Père et le Maître du monde, des dieux et des hommes. L'*Uranus* d'Hésiode et le *Zeus* des grecs en un.

de la mort <sup>1</sup> ne se détourneront-ils pas eux-mêmes du festin funèbre? Car, pour sûr, mon ombre rivée à la terre par son grand désespoir ne leur permettra point d'y toucher <sup>2</sup> ! »

Ainsi se désolait le roi, lorsque son grihasta (chapelain de famille) lui inspira l'idée de faire un vœu. Si l'Eternel lui envoyait deux ou plusieurs fils, il promettait au dieu de lui sacrifier l'aîné, dans une cérémonie publique, lorsque la victime aurait atteint l'âge de la puberté. Alléché par cette promesse de chairs saignantes et fumantes, — en si bonne odeur chez tous les grands dieux, — Varoûna accepta la promesse du roi, et l'heureux Ambarisha eut un fils, suivi de plusieurs autres. L'aîné, l'héritier de la couronne, *pro tempore*, fut appelé Rohita, (le rouge), et surnommé le Devarata, ce qui, traduit littéralement, signifie le « Dieu donné ». Devarata grandit et devint bientôt un vrai prince charmant, mais aussi égoïste et rusé que beau, si nous en croyons les légendes.

Lorsque le prince eut atteint l'âge voulu, l'Eternel, parlant par la bouche du même chapelain de la cour,

<sup>1</sup> Les corneilles et les corbeaux.

<sup>2</sup> Le *Sradtha* est une cérémonie posthume observée pendant neuf jours par le plus proche parent du défunt. Il fut un temps où elle était magique. A l'heure qu'il est, elle consiste principalement à éparpiller, entre autres pratiques, des boulettes de riz cuit, devant la porte de la maison du mort. Si les corneilles doivent promptement le riz, c'est un signe que l'âme est libérée et se trouve en paix. Sinon, ces oiseaux si voraces, ne touchant pas à la nourriture, fournissent la preuve que le *pisatcha* ou *bhout* (fantôme) est là pour les en empêcher. Le *Sradtha* est une superstition, sans doute, mais pas plus, à coup sûr, que les neuvaines et messes des morts.

somma le roi de tenir sa promesse. Mais, Ambarisha, inventant chaque fois des prétextes pour éloigner le moment du sacrifice, l'Eternel, à la fin, se fâcha. En dieu jaloux et colérique qu'il était, il menaça le roi de toute sa colère divine.

Pendant longtemps, ni sommations, ni menaces, n'eurent l'effet désiré. Tant qu'il y avait des vaches sacrées qui passaient des étables royales dans celles des Brâhmes, et de l'argent dans les trésoreries, pour remplir les cryptes des temples, les Brâhmes réussissaient à faire tenir Varoûna tranquille. Mais, lorsqu'il ne resta plus ni vaches ni argent, l'Eternel menaça le roi de submerger son palais avec lui et ses héritiers, et, s'ils en réchappaient, de les brûler tout vifs. A bout de ressources, le pauvre roi Ambarisha fit appeler son premier-né et l'informa du sort qui l'attendait. Mais le Devarata n'entendait pas de cette oreille. Il refusa de se soumettre à la double volonté paternelle et divine.

Aussi, lorsque les feux du sacrifice eurent été allumés et que toute la bonne ville d'Ayodyha se fut rassemblée toute en émoi, — le prince héritier fut le seul qui manqua à la fête.

Il s'était sauvé dans les forêts des yogis.

Or, ces forêts étaient habitées par de saints ermites, et Devarata se savait là inattaquable et imprenable. On pouvait l'y venir voir, mais personne ne pouvait lui faire violence, — pas même Varoûna, l'Eternel. C'était tout simple. Les austérités religieuses des *Aranyakas* (les saints de la forêt), dont plusieurs étaient des *Daityas*, (des Titans, race de géants et de démons),

leur donnaient une telle puissance que tous les dieux tremblaient devant leur omnipotence et leurs pouvoirs surnaturels, — même l'Eternel.

Ces yogis antédiluviens, paraît-il, avaient le pouvoir de détruire cet Eternel lui-même, à volonté, — peut-être bien parce que c'était eux qui l'avaient inventé.

Devarata passa dans les forêts plusieurs années ; puis, à la fin, il en eut assez. S'étant laissé dire qu'il pouvait satisfaire Varoûna, en trouvant un substitut qui se ferait immoler à sa place, — pourvu que le remplaçant fût un fils de Rishi, — il se mit en route et finit par découvrir ce qu'il lui fallait.

Dans le pays qui s'étend près des rivages fleuris du fameux lac Poushkara, il y avait famine, et un grand Saint, nommé Ajigarta <sup>1</sup>, était sur le point d'y mourir de faim, avec toute sa famille. Il avait plusieurs fils, dont le second, un adolescent vertueux, appelé Sunahsepha, était en train de devenir un Rishi, lui aussi. Profitant de la disette et pensant avec raison que ventre affamé aurait plus d'oreilles que ventre satisfait, le rusé Devarata mit le père au courant de son histoire. Après quoi il lui offrit cent vaches contre Sunahsepha, pour lui servir de substitut comme viande d'offrande sur l'autel de l'Eternel. Le père vertueux refusa net, d'abord. Mais le doux Sunahsepha s'offrit de lui-même et parla ainsi à son père.

« Qu'importe la vie d'un seul, lorsqu'elle peut sauver

<sup>1</sup> D'autres le nomment Rishikaet font du roi Ambarisha, Harixhandra, le fameux Souverain qui fut le parangon de toutes les vertus.

celles de tant d'autres ? L'Eternel est un Dieu grand, et sa miséricorde est infinie ; mais il est aussi un dieu fort jaloux, et son courroux est prompt et vengeur. Varoûna est maître de la terre, et la mort obéit à son commandement. Son esprit ne contestera pas toujours avec celui qui lui désobéit. Il se repentira d'avoir créé l'homme, et alors il brûlera vifs cent mille *lakhs*<sup>1</sup> de personnes innocentes, pour un seul coupable. Si sa victime lui échappait, pour sûr, il dessécherait nos fleuves, mettrait la terre en feu, et fendrait les femmes enceintes, dans sa bonté infinie... Laisse-moi donc me sacrifier, mon père, pour cet étranger qui nous offre cent vaches ; car cela t'empêcherait, toi et mes frères, de mourir de faim et sauverait des milliers d'autres d'une mort terrible.

« A ce prix, l'abandon de la vie m'est doux. »

Le vieux Rishi versa des larmes ; mais il finit par consentir ; et s'en fut préparer le bûcher du sacrifice<sup>2</sup>.

Le lac Poushkara<sup>3</sup> était un des sites favorisés sur

<sup>1</sup> Un *lakh* est une mesure de 100,000, qu'il s'agisse d'hommes ou de pièces de monnaie.

<sup>2</sup> Manou (liv. X, 105.), faisant allusion à cette histoire, remarque qu'Ajigarta, le saint Rishi, ne commit aucun péché en vendant la vie de son fils, — puisque ce sacrifice préservait sa vie à lui et celle de toute sa famille. Ceci nous rappelle une autre légende, plus moderne, pouvant servir de parallèle à celle-ci. Le Comte Ugolino, condamné à mourir de faim dans son donjon, ne dévora-t-il pas ses enfants — « pour leur conserver un père ? » La légende populaire de Sunahsepha est plus belle que le commentaire de Manou ; — une interpolation des Brâhmes dans les Manuscrits falsifiés, évidemment.

<sup>3</sup> Ce lac est quelquefois appelé *Pokher*, de nos jours. C'est un fameux lieu de pèlerinage annuel, situé dans un site charmant et à cinq milles anglais d'Ajmir, dans le Rajistan. *Poushkara*

cette terre par la déesse Lakshmi-Padma (lotus blanc), qui se plongeait souvent dans ses ondes fraîches, pour rendre visite à sa sœur aînée, Varouni, l'épouse de Varouna l'Eternel<sup>1</sup>. Lakshmi-Padma entendit l'offre de Devarata, vit le désespoir du père, et admira le dévouement filial de Sunahsepha. Pleine de pitié, la mère de l'amour et de la compassion, envoya quérir le Rishi Visvamitra, l'un des sept Manous primordiaux et fils de Brahmâ, et réussit à l'intéresser au sort de son protégé. Le grand Rishi lui promit son aide. Apparaissant à Sunahsepha, tout en restant invisible aux autres, il lui enseigna deux versets sacrés (Mantras) du Rig-Véda, lui faisant promettre de les réciter sur le bûcher. Or, celui qui prononçait ces deux mantras (invocations) forçait tout le conclave des dieux, — Indra en tête, — à venir à son secours, et devenait par cela même *Rishi*, dans cette vie ou dans sa réincarnation future.

L'autel était dressé au bord du lac, le bûcher préparé et la foule assemblée. Etendant, puis liant son fils sur le sandal parfumé, Ajigarta s'arma du couteau du sacrifice. Déjà, il levait son bras tremblant au-dessus du cœur de son fils bien-aimé, lorsque celui-ci entonna les versets sacrés. Encore un instant d'hésita-

signifie « lotus bleu, » l'eau du lac étant recouverte, comme d'un tapis, de ces belles plantes. Mais la légende assure qu'elles étaient d'abord blanches. Poushvara est aussi un nom propre d'homme, et le nom d'une des « sept îles sacrées », dans la Géographie des Indons, — les *Sapta dwipa*.

<sup>1</sup> Varouni, déesse de la chaleur (plus tard, déesse du Vin), est née aussi de l'Océan de lait. De « quatorze objets précieux » produits par le barattage, elle apparaît la seconde, et Lakshmi, la dernière, précédée de la coupe d'*Amrita*, — le breuvage qui donne l'immortalité.

tion et de douleur suprême... et, comme l'enfant finissait son *mentram*, le vieux Rishi plongeait son couteau dans le sein de Sunahsepha...

Mais, ô miracle!... Au même instant, Indra, le dieu d'azur (le Firmament), glissa des cieux et tomba au milieu de la cérémonie. Enveloppant le bûcher et la victime d'un épais nuage azuré le brouillard éteignit les flammes du bûcher et délia les cordes qui tenaient l'enfant captif. C'était comme si un coin du ciel bleu s'était affaissé sur les lieux, illuminant le pays entier et colorant toute la scène de son azur doré. Effrayés, la foule et le Rishi lui-même tombèrent sur le nez, à moitié morts de peur.

Lorsqu'ils revinrent à eux, le brouillard avait disparu, et un complet changement de scène s'était opéré.

Les feux du bûcher s'étaient rallumés d'eux-mêmes, et, étendue dessus, on vit une biche (*Rohit*)<sup>1</sup>, qui n'était autre que le Prince Rohita, le Devarata, — qui, le cœur percé du couteau qu'il avait dirigé contre un autre, brûlait lui-même en holocauste pour son péché.

A quelques pas de l'autel, étendu aussi, mais sur un lit de lotus, dormait paisiblement Sunahsepha. Et à la place où le couteau s'était abaissé sur son sein, on voyait s'épanouir un beau *lotus bleu*. Le lac Poushkara, lui-même, recouvert, un moment auparavant, de lotus blancs, dont les pétales brillaient au soleil comme des

<sup>1</sup> Un jeu de mots. *Rohit*, en Sanskrit, est le nom de la femelle du daim, de la biche, et Rohita veut dire « le rouge. » C'est pour sa lâcheté et sa peur de mourir qu'il fut changé en biche par les dieux, selon la légende.

coupes d'argent pleine *d'amrita* <sup>1</sup> reflétait maintenant l'azur du ciel ; — les lotus blancs étaient devenus bleus.

Alors on entendit une voix mélodieuse comme la voix du *vina* <sup>2</sup>, s'élevant dans les airs du fond des ondes, prononcer ces paroles et cette imprécation :

« Un prince qui ne sait pas mourir pour ses sujets, est indigne de régner sur les enfants du Soleil. Il renaîtra dans une race aux cheveux rouges, une race barbare et égoïste ; et les nations qui descendront de lui n'auront pour héritage que le couchant. C'est le puîné d'un ascète mendiant, celui qui sacrifie sans hésiter sa vie pour sauver celle des autres, qui deviendra roi et régnera à sa place. »

Un frémissement d'approbation mit en mouvement le tapis fleuri qui recouvrait le lac. Ouvrant à la lumière d'or leurs cœurs bleus, les lotus sourirent de joie et envoyèrent un hymne de parfum à Sourya, leur soleil et maître. Toute la nature se réjouit, excepté Devarata qui n'était plus qu'une poignée de cendres.

Alors Visvamisra, le grand Rishi, quoique père déjà de cent fils, adopta Sunahsepha pour son fils aîné, et maudit d'avance, en manière de précaution, tout mortel qui se refuserait à reconnaître, dans le dernier né du Rishi, l'aîné de ses enfants et l'héritier légitime du trône du roi Ambarisha.

En raison de ce décret, Sunahsepha naquit, à sa prochaine incarnation, dans la familleroiale d'Ayodhyâ,

<sup>1</sup> L'élixir qui confère l'immortalité.

<sup>2</sup> Une espèce de luth. Un instrument dont l'invention est attribuée au dieu Siva.

et régna sur la race Solaire, pendant 84,000 années.

Quant à Rohita, tout *Devarata* ou dieu donné qu'il fût, il subit le sort auquel Lakshmi-Padma l'avait voué. Il se réincarna dans la famille d'un étranger *sans caste*, (*Mecckha-Yavana*), et devint l'ancêtre des races barbares et à cheveux rouges qui habitent l'Occident. »

\*  
\*\*

C'est pour la conversion de ces races que le *Lotus Bleu* a été fondé.

Et si d'aucuns de nos lecteurs se laissaient aller à douter de la vérité historique de cette aventure de notre ancêtre Rohita, et de la transformation des lotus blancs en lotus d'azur, ils sont invités à faire un tour à Ajinir.

Une fois là, ils n'auraient qu'à se rendre au bord du lac trois fois saint, nommé Poushkara, où tout pèlerin qui s'y baigne, pendant le pleine lune du mois de Korktika (octobre-novembre), atteint la plus haute sainteté, sans se déranger autrement. Là, les sceptiques pourront voir de leurs yeux le site où s'éleva le bûcher de Rohita, ainsi que les eaux fréquentées jadis par Lakshmi.

Ils pourraient même voir les lotus bleus, si, grâce à une nouvelle transformation décrétée par les dieux, la plupart de ces plantes ne s'étaient changées, depuis, en crocodiles sacrés, que personne n'a le droit de déranger. Ce qui fait que neuf pèlerins sur dix, qui se plongent dans les eaux du lac, ont la chance d'entrer dans le Nirvana presque aussitôt après, et que les crocodiles sacrés sont les plus gros de leur espèce.

H. P. BLAVATSKY.

## L E T T R E S S U R L A T H É O S O P H I E

A UNE COMMENÇANTE<sup>1</sup>

15 juillet 1885.

## II

« Oui, le cœur humain est chose bizarre et mystérieuse ! — Quoi, vous ne pensiez, en aucune façon, pousser plus loin vos Etudes ; vous désiriez simplement arriver à la Connaissance théorique de la *Doctrine Esotérique* ; quoi, vous vouliez apprendre seulement à connaître les grandes idées philosophiques des sages Aryas sur le monde, la vie, les hommes ; et les avertissements qu'en mon âme et conscience j'ai cru devoir vous donner vous ont justement jetée sur une voie dont je voulais vous détourner, par crainte des dangers sérieux que vous pouvez rencontrer en la suivant !

« Eh ! bien, maintenant, je peux vous le dire. Je suis heureux de voir que vous acceptez en toute connaissance de cause de collaborer avec nos rares adhérents du premier degré ! Je dis nos rares adhérents, quoiqu'il existe bien une cinquantaine de théosophes français,

<sup>1</sup> Voir le n° 1 du *Lotus Bleu*.

officiellement affiliés ; mais une grande partie de ces adhérents ont été recrutés au hasard dans un monde où les charges matérielles obligatoires peuvent être considérées comme insignifiantes. Il en est résulté que ces adhérents n'ont coopéré en rien à la partie vivante de l'œuvre, c'est-à-dire à la propagande par l'exemple et la parole ou l'écriture, et à l'étude des problèmes dont nous ne devons attendre la solution que de notre propre intelligence.

« A très peu d'exceptions près, je pourrais dire : ceux-là seuls ont fait quelque chose, pour l'instruction au dedans et la propagande au dehors, qui ont dû considérer comme un sacrifice plus ou moins lourd leur participation matérielle à l'œuvre.

« Mon intention n'était pas de vous décourager et encore moins de vous détourner du chemin de la lumière. Je sais qu'il est de toute impossibilité de retenir celui qui a saisi la plus faible lueur, et la façon dont vous avez compris le plan général de l'évolution vous classe bien au-dessus d'une foule de gens qui ont passé des années à se bourrer l'esprit de détails non coordonnés.

« Il vous reste, dites-vous, comme aux plus avancés, à étudier les détails de ce sublime processus qui agit simultanément sur toutes les catégories de l'être et de la conscience, et vous désirez, conformément à la loi cosmique primordiale, unir vos efforts à ceux des intelligences qui travaillent sur le même plan que vous. C'est bien. J'espère que nous en retirerons tous un grand avantage et que nous pourrons, en nous aidant mutuel-

lement, traduire quelques feuillets de plus du grand Livre.

« Vous n'espérez pas, naturellement, arriver à traduire le tout, puisque c'est la tâche qui nous est dévolue pour l'Eternité.

« Mais vous pensez qu'il doit y avoir, pour l'état actuel de votre individualité et sans danger pour votre corps ou pour votre âme, assez à apprendre pour utiliser le temps qu'il vous reste à passer ici-bas. Je pense et j'agis exactement de même.

« Dans ces conditions, il ne peut y avoir aucun danger : bien au contraire, l'étude des vérités ésotériques constitue la vraie santé de l'esprit et du corps, la deuxième étant, de beaucoup, la plus facile à acquérir.

« Edgard Poë a dit : « il n'y a de brouillard d'esprit si épais que celui qui, s'étendant jusqu'aux limites de l'intelligence, dérobe au penseur ces limites elles-mêmes. »

« Vous avez trop bien saisi la quintessence des quelques enseignements qui vous ont été fournis pour n'avoir pas dissipé le brouillard de votre domaine intellectuel. Vous n'en n'ignorez donc jamais les limites que l'étude et le perfectionnement individuel reculeront sans cesse, et, dans de pareilles conditions, les terribles pronostics que j'ai cru devoir exprimer, n'ont aucune raison d'être.

« D'ailleurs, au point où vous en êtes, il n'existe aucune perspective réelle ou imaginaire, susceptible de retenir l'esprit dans sa marche vers l'unité.

« Nulle perspective ne peut sembler plus intolérable que de rester loin du but entrevu ; et les tentations les plus folles, les plus dangereuses, paraissent et sont, en

réalité, moins funestes que l'inaction ou « suicide intellectuel », comme disent les Hindous.

Vous serez donc, j'en suis certain, du nombre de ceux qui savent régler leur appétit intellectuel et le satisfaire proportionnellement à leur capacité. On sent très bien soi-même à quelle hauteur commence le vertige. En outre, on s'aguerrit par l'étude et l'exercice, comme le touriste, d'abord timide, qui finit par gravir les pics les plus escarpés.

« Nous travaillons, en ce moment, à nous organiser, et nous voulons fonder un groupement du second degré, auquel on pourra donner une extension bien plus considérable et qui nécessitera l'institution de séances et de conférences mensuelles ou hebdomadaires, sans compter la fondation si désirée du *Théosophiste français*, par lequel on pourra vulgariser les précieux documents qui nous viennent des Indes.

« Il est très certain que jusqu'à présent le groupe théosophique français s'est tenu un peu trop à l'écart de la vie contemporaine, se contentant d'élucider en famille les enseignements venus d'Orient, et de contribuer au progrès individuel de chacun de ses membres.

« Mais si c'est le devoir d'une nature supérieure de s'isoler du monde ambiant, pour activer son perfectionnement psychique et coopérer ainsi plus tard, sur un plan d'activité plus élevé, au salut, à l'avancement de ce même monde, il en est tout autrement des natures ordinaires, au nombre desquelles nous devons nous compter.

« Or, la doctrine ésotérique nous enseigne, contraire-

ment au dogme catholique, que le salut ou avancement moral du prochain, de nos parents, de nos amis, de nos compatriotes, de nos frères en humanité, de nos frères des règnes inférieurs, de l'univers entier, doit être notre mobile principal, pour la bonne raison, au simple point de vue égoïste, que le nôtre y est intimement lié, et que, sauf des exceptions motivées par des prodiges d'abnégation, nous ne pouvons marcher en avant qu'entraînés par l'humanité à laquelle nous appartenons.

« Et encore ces exceptions (qui ne profitent qu'aux natures les moins personnelles), n'ont lieu que dans une certaine mesure. La solidarité entre une individualité, un haut Adepté, je suppose, et l'humanité terrestre, s'affaiblit au profit de celle qui nous relie à une humanité d'un grade plus élevé ; mais la solidarité universelle est toujours et partout la loi, la récompense et la punition, puisque le but à atteindre est, pour nous, la communion de plus en plus intime avec L'UN, c'est-à-dire la diffusion croissante et NON L'ANÉANTISSEMENT de la personnalité, de la vie, dans le *Tout*.

« A ce propos, un remarquable exemple du matérialisme (dans le plus mauvais sens du mot), auquel l'esotérisme catholique a réduit les esprits qui se croient les plus forts, nous est fourni par ce contre-sens commis par nos plus savants orientalistes au sujet du mot *Nirvana*.

« Il est fort clairement expliqué, dans les livres orientaux les plus élémentaires, que le *Nirvanà* est l'état de conscience d'une individualité en communion avec l'*Un*.

Si le mot *personnalité* signifie le ou les obstacles matériels qui, particulièrement, s'opposent à cette absolue communion, on peut dire, en effet, que la *personnalité* s'évanouit. Mais il n'est pas aisé de se rendre compte des deux extrêmes, si l'on néglige les degrés intermédiaires ; voyons donc les degrés qui nous sont accessibles dans cette immense évolution *de l'Unité à l'Unité*.

« Prenons l'état le plus primitif de matérialisation concevable, le premier échelon de l'échelle ascendante, en négligeant pour l'instant la descente dans la matière ou le symbole du péché originel, dans son troisième sens (superlatif).

« Le premier et unique sentiment de l'individualité matérialisée, dès qu'elle entre en contact avec l'Univers ambiant, est celui du *moi* et du non *moi*. *Moi*, d'une part, existant seul ; d'autre part, la matière ennemie, qui me sert ou me nuit.

« Pour aller vite en besogne, je passe de ce prototype à l'animal inférieur, qui a placé une faible partie de son *moi* dans sa femelle, dans ses petits ; qui a, par conséquent, commencé lentement la *diffusion* de sa personnalité dans le petit cercle de la famille.

« A-t-il diminué ou augmenté cette personnalité ?

« L'animal supérieur répand une partie de son *moi*, non seulement dans sa famille, mais dans sa tribu. Il en distribue, parfois, une parcelle à des êtres d'une autre espèce, qui lui sont utiles ou simplement sympathiques, et va même jusqu'à mettre une partie de son *moi* dans la nature insensible, au point de se laisser mourir dans

l'abondance, au milieu des siens, quand il est transporté loin de son pays.

« Sa personnalité est-elle amoindrie ou augmentée ?

« L'homme enfin se donne à sa *famille*, à sa *patrie*, à l'*humanité*, à ses *croyances*. Il se donne au *beau*, au *vrai*, au *juste*. On ne saurait énumérer les points sur lesquels est *éparpillée* la personnalité d'un contemporain ordinaire.

« Sa personnalité est-elle moindre que celle de l'animal, que celle du plus vil organisme ?

« Si donc, aussi loin que peut se porter notre faible vue, que peut concevoir notre faible intelligence, nous comprenons clairement que notre personnalité *s'étend*, *s'exalte*, au fur à mesure qu'elle *s'épand* autour de nous dans l'Univers, comment peut-on être assez illogique pour conclure qu'en poussant cette exaltation à l'infini on arrive à l'*anéantissement* !

« J'en demande pardon aux savants orientalistes, mais ils nous prouvent abondamment l'inanité de la Science et de l'intelligence pure, quand elles ne sont pas accompagnées par les deux autres côtés de la trinité spirituelle, le *sens esthétique* ou *intuition du beau*, et le *sens moral* ou *intuition du juste*.

« Leur science est le fruit de l'arbre symbolique : — L'Eden, symbole du fruit défendu, dans son premier sens (*positif*).

« Mais il est temps d'en revenir au début de cette longue digression ; c'est-à-dire à la nécessité, pour les théosophes, de lutter courageusement pour le vrai, sur le plan objectif d'existence où ils se trouvent placés par la

loi cosmique. Leur perfectionnement psychique doit être subordonné à leur devoir terrestre. Le jour où il serait utile à l'intérêt général que l'un d'eux se développât exclusivement sur un plan supérieur, il en serait certainement averti, d'une façon ou de l'autre, ou y serait amené sans s'en douter.

« Mais l'indication majeure est partout et toujours : *le rigoureux accomplissement du devoir sur le terrain où l'on est placé.*

« On l'a écrit de l'Inde aux théosophes d'Europe : —  
« S'ils se désintéressent des affaires humaines, des ques-  
« tions sociales et religieuses, si importantes en ce mo-  
« ment ; s'ils forment de petites chapelles pour leur per-  
« fectionnement isolé, leur œuvre est vouée au néant ».

« Donc le devoir, c'est-à-dire la *Solidarité* avant tout, *avant notre propre avancement même.*

« D'ailleurs nous ne devenons aptes à monter dans l'échelle psychique qu'en raison directe de notre renonciation à nous-mêmes.

« Tel qui passe tout son temps à se perfectionner, qui emploie toutes ses forces à monter, ne fait pas un seul pas en avant, heureux s'il ne recule ! Tandis que des circonstances fortuites viennent favoriser l'effort de celui qui accomplit le Devoir, plus ou moins bien, mais d'une façon désintéressée.

« Je me permettrai de citer ici mon exemple personnel, quoique peu remarquable en ce genre.

« J'étais désabusé des enseignements catholiques et ardemment épris de la vérité pour elle-même, en dépit de mes graves écarts de jeunesse.

« Tous les systèmes philosophiques me passèrent sous les yeux, aucun ne me satisfit.

« Je m'arrêtai au *matérialisme*, malgré son peu de valeur, parce qu'il présentait, du moins, un critérium positif : l'observation, l'expérience.

« Je n'étais pas dupe, cependant, des inconséquences de ce système, dès qu'il passe de l'analyse à la synthèse, et je m'apercevais, fort bien, que les négations matérialistes, en ce qui concerne, par exemple, la vie future, étaient aussi *dogmatiques* que celles des méthaphysiciens et tout à fait en dehors du fameux *critérium* employé pour démolir les théories adverses, mais soigneusement remisé pour l'édification des théories matérialistes. Néanmoins, je demeurais matérialiste, sceptique, faute de mieux ; je concluais de la loi d'attraction universelle des atomes à la solidarité de tout ce qui vit, en raison directe du rapprochement des formes ; et, en théorie comme en pratique, j'étais socialiste ; c'est-à-dire que j'admettais, pour tous les hommes, l'égalité du but à atteindre et l'obligation de s'entr'aider pour cela.

« Or, durant toute cette période et même auparavant, quand je luttais encore contre l'enténébrement catholique, une idée fixe me revenait sans cesse, de plus en plus impérieuse et précise, en dépit de mes meilleurs raisonnements pour m'en prouver l'inanité.

« Il existe, certainement, une *Vérité universelle* comm-  
« *préhensible* pour chacun, suivant sa capacité intellec-  
« tuelle ; et *cette vérité, tu la connaîtras un jour.* »

« Plus je haussais les épaules, plus j'accumulais mes

l'homme, et Malon devait compléter ce travail, au point de vue historique et philosophique.

« Ceci le conduisit à étudier toutes les religions, toutes les écoles et sectes philosophiques, anciennes et modernes, dans leurs rapports avec la morale.

« Le résultat fut que le développement moral marche toujours en raison du développement social, c'est-à-dire du degré de *Solidarité*.

« Or, son travail l'amena à étudier les théories des anciens théosophes et des occultistes. Il en fut vivement intéressé, poussa plus loin ses recherches, apprit ainsi qu'il existait, à Paris même, un groupe théosophique, de fondation récente, se mit en rapport avec les membres de ce groupe, reconnut la haute valeur de leurs doctrines, et me fit part immédiatement de sa découverte.

« Je pressentis, alors, que j'arrivais à une phase importante dans ma vie, et que mon idée fixe allait recevoir un commencement de réalisation.

« Je ne me trompais pas ; un mois plus tard, j'arrivais à Paris, je rencontrais madame Blavatsky, le colonel Olcott, fondateurs de la Société. Je me faisais recevoir, et grâce à leurs enseignements, aux lectures qu'ils m'indiquèrent, aux bons avis de nos coreligionnaires du groupe français, la lumière est lentement, mais progressivement, devenue de plus en plus grande dans mon esprit.

« Ajouterai-je que ma santé physique délabrée s'est améliorée ? — Condamné par les médecins, j'étais sur le bord de la fosse, et je me suis graduellement et rapi-

sylogismes matérialistes, plus l'idée se fortifiait et prenait corps :

« Cette Vérité existe, non seulement au-dessus de l'homme, mais dans l'humanité même. *Quelques sages en sont dépositaires, se la transmettent de génération en génération. Tu la connaîtras un jour !* »

« Impossible de chasser cette idée que je considérais comme folle et fantastique.

« Un jour, par hasard, je lus « *Zanoni* », de Bulwer Lytton, dont la signification me frappa, en dehors des fictions nécessitées par les besoins du roman.

« Tu feras une rencontre analogue », me répétait ensuite, constamment, l'idée fixe ; et, à ce moment, mon incrédulité commençait à être fort ébranlée.

« Je lus enfin *Eureka*, d'Edgard Poë, et cette admirable poème me fit comprendre les grandes lignes de l'évolution universelle sur le plan objectif, — l'unique pour moi, à ce moment.

« Toutefois une vérité, même restreinte, contient virtuellement toutes les autres, et l'Evolution cosmique contient l'idée de l'un, son *principe* et sa *fin*.

« Je fus émerveillé, et c'est alors que je projetai de publier, dans la *Revue socialiste*, de Malon, un article sur la cosmogonie, d'après *Eureka* de Poë, dans le but de rattacher scientifiquement aux loi cosmiques primordiales l'idée de solidarité universelle et de progrès par l'union de plus en plus large avec l'Univers, comme base de la morale humaine.

« Je devais suivre les conséquences de la loi cosmique, au point de vue géologique et biographique, jusqu'à

dement rétabli<sup>1</sup>. Je ne crois, notez bien, à aucune intervention occulte sur un aussi mince sujet ; mais j'affirme que la paix de l'esprit, jointe à l'éloignement des prétendus plaisirs mondains et des causes de contrariétés et de troubles, constitué le véritable élixir de vie des alchimistes.

« Mais je me suis laissé entraîner à un bavardage répréhensible, étant donné le prix du temps pour vous et pour moi.

« Veuillez me pardonner et agréer, en attendant votre visite, l'assurance de ma sincère et fraternelle considération ».

LOUIS DRAMARD.

(à suivre).

<sup>1</sup> C'est quatre ans de santé meilleure et de pleine activité qu'il a pu gagner en entrant dans ces études particulières.

Ces quatre années de sursis, il les a employées, sans perdre une minute, à travailler sur un plan, où les efforts faits, en vue du bien général, produisent des effets incalculables avec nos méthodes ordinaires.

Pour l'humanité, son Dieu, son idole, il a plus fait, en ces dernières années, par ses luttes pour la propagation de l'idée théosophique en France, qu'en toute sa vie entière.

(Note de la correspondante).



## LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE

—  
PRÉFACE

Le but qu'on se propose en écrivant ce livre est si parfaitement exposé dans son titre que quelques mots d'explications sont seuls nécessaires, avant d'entrer en matière. La « clef de la Théosophie » n'est pas un manuel complet de théosophie ; ce n'est qu'un simple guide pouvant servir à se diriger dans des études où l'on désirerait pénétrer assez avant.

Ici les grandes lignes seulement de cette Religion de la Sagesse ne sont qu'esquissées ; ce à quoi nous nous sommes particulièrement attaché, c'est à bien faire ressortir les principes fondamentaux sur lesquels elle repose.

Allant au-devant des objections que ne peuvent manquer de faire la grande majorité des esprits ouverts qui, dans leurs voies de recherches, nous liront, nous nous sommes efforcée de présenter, de la façon la moins étrange, des conceptions aussi étrangères que nouvelles pour des Occidentaux. Ceci ne veut pas dire que nous pensons avoir réussi à rendre intelligible la Théosophie à l'esprit du lecteur, sans qu'il y ait le moindre effort intellectuel de la part de ce dernier.

Non, ce que nous espérons, c'est que l'obscurité encore si grande qui persistera sur tous ces sujets, après leur lecture, ne sera pas une obscurité due seulement

au langage et à l'expression, mais à la profondeur même des questions traitées.

Le bonheur et le profit de déchiffrer l'énigme posée pour ainsi dire à chaque page sont à qui voudra s'en donner la peine. Il n'est, nous ne craignons pas de le dire, ni pour les esprits lourds, ni pour les esprits paresseux. Pour chacun de nous, soit sur le plan mental, soit sur le plan spirituel, le moindre progrès est le prix des plus grands efforts.

L'auteur de ce livre a pu essayer de tous les moyens pour aider le lecteur, sauf de penser pour lui. Du reste, rien ne serait plus nuisible à l'homme que la possibilité d'une telle délégation.

Le besoin du présent ouvrage depuis longtemps se faisait sentir. Tous ceux qui s'intéressaient effectivement à la *Société Théosophique* et à son œuvre demandaient un exposé clair, concis, aussi simple que possible, de tous ses enseignements.

Ce genre de travail nous était demandé même par les indécis, les non convaincus, dont l'attention avait été seulement éveillée par le nouveau, l'imprévu, la profondeur, de ces enseignements exotiques.

Nous le répétons, tous nos efforts ont tendu à essayer de contenter tous ces désireux d'apprendre, en répondant le plus clairement possible à tous ces besoins de connaître. Des chapitres tout particuliers ont été consacrés à la « *Vie post mortem* ».

Tout ce qui était en notre pouvoir, nous l'avons fait pour élucider les côtés si ténébreux encore d'un pareil sujet.

Nous nous sommes, à cet égard, surtout appliquée à faire ressortir le faux du vrai et le vrai du faux des phénomènes spirites. Et en exposant dans toute leur teneur les éclaircissements fournis par la science ésotérique, nous croyons ne pas exagérer en disant que l'on

trouvera là une solution à des questions d'un intérêt palpitant et immédiat.

Ce sont des éclaircissements de ce genre donnés, à plusieurs reprises, dans des articles séparés, qui ont attiré sur notre tête une averse de malédictions.

Comme beaucoup d'autres, les « spiritualistes » préfèrent ce qui est agréable à ce qui est vrai ; ils se fâchent volontiers et très sérieusement contre quiconque ose toucher à leurs plus chères illusions.

Toute l'année dernière, nous fûmes le point de mire d'attaques plus que désobligeantes de la part des spirites de toutes les écoles, ce qui nous a convaincue, une fois de plus, que le possesseur d'un lambeau de vérité est toujours porté à combattre celui qui la possède en entier ; celui-là, il aura plutôt pour ennemi le demi-savant, que l'ignorant complet qui, ne connaissant rien, ne peut parler de rien.

H. P. B.

---

## LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE<sup>1</sup>

### I

#### LA THÉOSOPHIE ET LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

##### *Signification du mot Théosophie.*

*Question* : — En général, lorsqu'on parle de Théosophie, de doctrines Théosophiques, la plupart des gens se figurent immédiatement qu'il s'agit d'une espèce de

<sup>1</sup> Voir le N° 1 du *Lotus Bleu*.

religion nouvelle, d'invention récente, d'un goût plus ou moins douteux, et dont le besoin ne se faisait nullement sentir.

La Théosophie est-elle une religion, une nouvelle secte religieuse ?

*Réponse* : — En aucune façon ; la Théosophie est une Science, une Connaissance du caractère le plus élevé, divine par conséquent.

*Question* : — Enfin, quelle est la réelle signification du mot ?

*Réponse* : — « Sagesse divine » ; *θεοσοφία* (Théosophia), veut dire : sagesse des Dieux, comme *θεογονία* (Théogonia) veut dire : généalogie des Dieux.

Le *θεος* (Theos), le « Dieu » des Grecs, n'avait certainement pas la signification que nous donnons aujourd'hui à ce terme. Il s'appliquait à des êtres supérieurs, divins<sup>1</sup>. — Aussi est-ce mal traduire le mot *Théosophie* que le rendre par « Sagesse de Dieu ». Sa véritable signification est « Divine Sagesse », ou sagesse telle que la possédaient des êtres évolués, supérieurs, divins.

Ce terme, servant d'appellation à tout un système philosophique, existe depuis des milliers d'années.

*Question* : — Mais d'où, de qui, au juste, nous vient ce mot ?

*Réponse* : — Pour nous, il nous vient des philosophes d'Alexandrie, appelés les « amants de la vérité » ; — Philaléthéens, de *φιλ* (phil), amant, ami, et *αληθεία* (aletheia) vérité.

<sup>1</sup> Divin voulant dire « supérieur ».

Le mot de Théosophie date donc, à peu près, du troisième siècle de notre ère.

Ammonius Sacchas et ses disciples, promoteurs du système éclectico-Théosophique, furent les premiers qui l'employèrent <sup>1</sup>.

*Question* : — Quel était l'objet de ce système ?

*Réponse* : — Inculquer d'abord dans l'esprit de chaque disciple et de tous ceux qui s'étaient associés sous le nom « d'amants de la Vérité », certaines grandes vérités morales.

Aussi la devise adoptée par la Société Théosophique moderne est-elle : — *La vérité est au-dessus de toutes les religions* <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ces philosophes étaient aussi appelés « Analogistes, » parce que, comme nous le dit le professeur Alexandre Wilder, membre de la Société Théosophique, ils avaient pour pratique d'interpréter les récits et les légendes sacrées, les mythes et les mystères, d'après certaines règles ou principes d'*analogie* ou de correspondance.

Pour eux, tout événement ou fait relaté, comme étant du domaine du monde extérieur, devait être regardé comme exprimant des opérations ou des expériences de l'âme humaine.

Ils étaient encore appelés « Néo-platoniciens. »

Bien que l'on fasse partir la Théosophie, ou ce système éclectico-théosophique, du troisième siècle de notre ère, si l'on s'en rapporte à Diogène Laertius, il date de bien au-delà.

Diogène Laertius attribue la fondation du système à un prêtre Egyptien, POT AMMON, qui vivait dans les premiers temps de la dynastie des Ptolémées.

Le même auteur nous dit que ce nom de *Pot Ammon* est Copte, et signifie : *Celui qui est consacré à Ammon, le Dieu de la Sagesse.*

Théosophie est l'équivalent du Sanscrit *Brahm Kidya*, « connaissance divine ».

<sup>2</sup> La Théosophie éclectique se partageait en trois points principaux de doctrine.

1° Croyance en une Essence infinie, racine, source de toute la

Le but principal des fondateurs de l'école éclectico-théosophique était un des trois objets poursuivis actuellement par notre Société Théosophique, savoir :

nature, de tout ce qui est visible ou invisible ; Déité suprême, absolue dans son incompréhensible infini.

2° Croyance en la nature immortelle, éternelle de l'homme, par ce fait que, rayon de l'Ame Universelle, il est d'essence identique à elle.

3° Pratique raisonnée de la Théurgie, ou *travail divin*, ou Force des plans supérieurs mise au service de l'homme et pouvant faire accomplir, à ce dernier, « l'œuvre des Dieux. »

Théurgie vient de *Theoi* « Dieux » et *Ergéine*, travailler, « entrer en action. »

Ce terme est très vieux, et comme il appartenait au Vocabulaire des *mystères*, il n'a jamais été employé dans le langage courant.

Pourtant, c'était une croyance mystique généralement répandue, appuyée par la pratique des prêtres et des Initiés, qu'en s'épurant, en se mettant sur le même plan que les êtres incorporels, c'est-à-dire en ramenant sa nature humaine à son premier état originel ou divin, l'homme pouvait entrer en relation avec les Dieux, et les amener à lui prêter la Force agissante dans les divins mystères, et quelque fois même à rendre leur présence visible, soit pour les sens *objectifs*, soit pour les sens *subjectifs*.

Bien dirigées, ces expériences constituaient une espèce de Spiritisme transcendantal, si nous prenons ce mot dans le sens qu'il a aujourd'hui.

Mais, de plus en plus mal comprises par la foule, ces expériences dégénèrent en de tristes abus, et ne furent plus regardées que comme des pratiques de nécromancie des plus dangereuses, généralement défendues.

Une des pratiques complètement travestie de la Théurgie de Jamblique se retrouve encore traînant dans le cérémonial magique de quelques Kabbalistes modernes.

La Théosophie actuelle rejette et combat, comme des plus malsains et des plus dangereux pour le corps et l'esprit, tous ces essais ou pratiques de magie et de « nécromancie. »

Pour qu'il y ait Théurgie, *œuvre divine*, il faut que le pratiquant ait atteint à une moralité, à une pureté presque surhumaines. Autrement, tous ces agissements ne produisent que des œuvres de Magie noire, ou de simples effets de médiumnité.

Réconcilier toutes les sectes religieuses et unir toutes les nations sous un système de morale basé sur les vérités éternelles.

Les disciples immédiats d'Ammonius Saccas, tels que Plotin et son suivant Porphyre, ceux-là qui étaient particulièrement appelés *Theodidaktos* (enseignés de Dieu), rejetèrent tout d'abord toute espèce de Théurgie. Puis finalement ils furent ramenés à réemployer ces forces par les efforts de Jamblique.

Ce dernier, sous le nom de son propre Maître, Abammon, prêtre Egyptien fameux, écrivit, pour réhabiliter les pratiques de la Théurgie, un travail intitulé : de mystériis.

Ammonius Saccas était le fils de parents chrétiens ; mais, tout jeune, il fut repoussé par le dogmatisme spiritualiste de l'Eglise Chrétienne ; il devint Néo-platonicien, et, comme à Boëhme et autres grands mystiques et voyants, la sagesse divine lui fut révélée, dit-on, dans des songes et des visions, d'où son nom d'enseigné de Dieu, (Théodidaktos.)

Il avait formé le projet de réconcilier tous les systèmes de religions les plus diverses, en prouvant leur origine identique, et en établissant un credo universel, basé sur les plus hauts principes de morale.

Sa vie était des plus pures et des plus exemplaires ; son savoir était si profond et si vaste que plusieurs Pères de l'Eglise furent secrètement ses disciples.

Plotin, le St-Jean d'Ammonius, était un homme aussi universellement respecté et estimé. Il imposait à tous, autant par son caractère intègre que par sa grande science et sa sagesse.

A trente ans, il accompagna en Orient l'empereur Gordien et son armée, et il compléta ses études sous les données des sages de l'Inde et de la Bactrienne.

Il avait une école de philosophie à Rome.

Porphyre, son disciple, dont le nom réel est Maleck (nom juif heleneni), rassembla tous les écrits de son maître.

Porphyre était lui-même un grand écrivain. Il donna l'interprétation allégorique de quelques parties des écrits d'Homère.

La « Méditation » des Philalctéens était un véritable état extatique, très proche parent de celui dans lequel se plonge l'Indien Yoga.

Nous devons à Origène, à Longin et à Plotin, disciples immédiats d'Ammonius Saccas, ce que nous connaissons de l'école éclectique.

(Voir philosophie éclectique du Professeur WILDER.)

*Question* : — Ces projets de fusion et d'union ne sont-ils pas des rêves impossibles ?

Comment arriverez-vous jamais à prouver que toutes ces religions et croyances si diverses peuvent être basées sur une seule et même vérité ?

*Réponse* : — En démontrant, par une étude analytique comparée, qu'un même et seul lien unit tous les hommes ; que la religion de la sagesse est une, et que philosophie, science, religion, étaient un seul et même mot s'appliquant à des doctrines identiques enseignées aux Initiés, durant les cours particuliers appelés, « *Mystères* ».

Ces cours d'enseignement supérieur étaient universellement répandus autrefois. « Tous les vieux cultes, dit l'eclectico-philosophie, indiquent l'existence d'une seule et même Théosophie qui leur est antérieure. » Si la Clef qui ouvre le sens caché de l'une est la bonne Clef, elle doit ouvrir le sens caché de toutes les autres.

## II

*Fin que se propose la Société Théosophique.*

*Question* : — Au temps d'Ammonius Saccas, il y avait plusieurs grandes religions mères ; en Palestine et en Egypte seulement, les sectes de toutes sortes étaient des plus nombreuses. — Comment pouvait-il espérer réconcilier ainsi ce qui semble si irréconciliable ?

*Réponse* : — Mais en faisant ce que nous essayons de faire aujourd'hui.

Les Néo-platoniciens étaient un grand corps dont les membres appartenaient, ici ou là, aux systèmes philosophico-religieux les plus variés <sup>1</sup>, absolument comme notre *Société Théosophique*, de fondation relativement récente, qui réunit des associés de toutes les religions, sectes, croyances, philosophies, sociétés, existant en ce moment sur notre globe.

Au temps de cet essai de rénovation sociale, à Alexandrie, le juif Aristobule affirmait que les « Ethiques » d'Aristote représentaient les enseignements ésotériques de la loi de Moïse.

Philon le juif s'efforçait de réconcilier le Pentateuque avec la philosophie Pythagoricienne et Platonicienne. Joseph prouva que les Esséniens du Karmel n'étaient simplement que les imitateurs et les suivants des Egyptiens thérapeutes.

Et bien, il en est de même en ce XIX<sup>e</sup> siècle, et nous pouvons aussi bien suivre jusqu'en ses dernières ramifications que dans son extension radiante, cha-

<sup>1</sup> Ce fut sous Philadelphe Ptolémée que le Judaïsme s'établit à Alexandrie, et presque aussitôt les Maîtres grecs devinrent les rivaux dangereux du collège des Rabbins de Babylone. Comme le remarque avec raison l'auteur de la philosophie éclectique, « les systèmes Bouddhistes, Védantins, magiciens ou zoroastriens, étaient étudiés et exposés simplement, comme l'était la propre philosophie des Grecs, à cette période. » A cela rien d'étonnant. Quoi de plus naturel, au contraire, que des penseurs aient tout tenté pour faire cesser une lutte de mots vraiment stérile, et aient travaillé à extraire, des enseignements divers de toutes ces écoles séparées, un système harmonieux et durable.

Panée, Athénagore, Clément, connaissaient à fond la philosophie platonicienne, et ils avaient parfaitement saisi son unité d'essence avec l'ésotérisme Oriental.

que branche mère de la religion chrétienne. Sectes ou pousses secondaires, rejets ou branches principales, tout cela sort du seul et même grand tronc de la « *Religion de la sagesse* ».

Comme nous, c'est en vue de l'union des hommes que travaillait Ammonius Saccas. Il s'efforçait, par ses démonstrations claires et savantes, d'amener juifs et gentils chrétiens et idolâtres, à cesser leurs querelles et leurs luttes, et à s'unir dans un même but de recherches, pour travailler sur le même fond de vérités qu'ils possédaient en commun, mais sous des aspects différents.

Enfants de la *même mère*, il les conviait à venir en frères faire la connaissance de cette mère, et à lui demander ses secrets.

Aujourd'hui, à cette heure, la Société Théosophique n'existe et n'agit qu'à cette même fin.

*Question* : — Sur quelle autorité vous appuyez-vous <sup>1</sup>, pour interpréter ainsi la pensée des Théosophistes d'Alexandrie ?

<sup>1</sup> Dans la Revue Encyclopédique d'Edimbourg, Mosheim dit d'Ammonius : « Après s'être convaincu que non seulement les diverses philosophies des Grecs, mais celles des nations barbares les plus différentes, étaient toutes en parfait accord, quant au point essentiel, il se faisait fort de prouver, de démontrer, que les milliers de dogmes, de croyances, de *credo*, séparant les hommes, avaient une même origine, découlaient d'une même source, et au fond tendaient au même but. »

Si l'écrivain de la Revue d'Edimbourg se rend bien compte de ce qu'il dit, il expose en entier le plan des Théosophistes modernes, car on ne peut mieux exprimer le fond de la pensée qui a présidé à la fondation de la Société, lorsqu'il ajoute, toujours à propos du Théodidaktos : « Quant à l'organisation de l'univers, à la Déité, et à l'Eternité du monde, il adopta les

*Réponse* : — Sur l'autorité d'un nombre infini d'écrivains bien connus et des plus dignes de foi.

Mosheim, que nous venons de citer, est du nombre ; à lui nous allons encore emprunter une appréciation sur la manière de voir des Néo-platoniciens.

« Ammonius enseignait que la religion pratiquée par la foule, comme la philosophie suivie par les lettrés, ne valaient pas mieux l'une que l'autre. Philosophie et religion s'étaient corrompues par degré ; leur clarté s'était obscurcie sous l'effet des conceptions humaines les plus fausses, des superstitions et des mensonges les plus dégradants.

C'était à débarrasser le métal de ses scories qu'il travaillait.

Ramener à leur pureté originelle les vrais principes philosophiques, était son but. Pour Ammonius, la réforme tentée par le Christ ne tendait pas à autre chose ; — « faire revivre l'esprit de sagesse des anciens, dans toute sa profondeur et son intégrité primitive ; enchaîner sous le contrôle de la saine logique de la raison, la puissance de l'esprit de superstition qui dominait dans le monde ; et détruire ce qu'on ne pouvait rectifier, parmi les erreurs si nombreuses qui s'étaient glissées partout dans toutes les croyances religieuses populaires du monde. »

vues des doctrines de l'Égypte. — Les doctrines ésotériques venaient de l'Inde. »

« Il établit un système de discipline morale convenant à tous les hommes vivant de la vie ordinaire, selon les lois de leurs pays, et d'accord avec les besoins de la nature, mais exigeant un certain milieu de haute sagesse pour exalter l'esprit jusqu'aux sommets inaccessibles de la contemplation divine. »

En ceci encore, les Théosophistes de notre siècle pensent absolument comme leur devancier, et ils suivent une même ligne de conduite.

Mais bien différent est leur labeur, bien plus grandes sont les difficultés.

Le grand « Amant de la vérité », Ammonius, avait l'aide et l'appui de toutes les sommités savantes et lettrées de son temps.

Deux Pères de l'Eglise, Clément et Athénagore, s'étaient joints à lui.

Les Rabbins de la Synagogue, les hommes les plus illustres de l'Académie et des *Bocages*, écoutaient avec avidité ses paroles et travaillaient à répandre ses doctrines.

Pour nous, n'est-ce pas tout le contraire ? Ce mot de *Théosophie* qui, il y a quinze cents ans, possédait une puissance de ralliement si grande sur tout esprit de lutteur éclairé, semble ne pouvoir être prononcé, aujourd'hui, sans amener, sur la tête de celui qui le prononce, moqueries et persécutions.

L'esprit d'intolérance, presqu'inconnu parmi le peuple des premiers siècles de notre ère, serait-il dans toute sa force, dans tout son épanouissement, à notre époque, en ce dix-neuvième siècle si éclairé ?

*Question* : — Ammonius n'était-il pas aidé et défendu par l'Eglise, parce que, bien qu'ayant des vues hérétiques (pour elle), il n'en enseignait pas moins les dogmes chrétiens ?

*Réponse* : — Nullement. Ammonius était simplement Chrétien de naissance. A peine doué de raison, il re-

poussa tous les enseignements de l'Eglise chrétienne, et, nous dit encore Mosheim, « les enseignements de ce chef d'école étaient tirés des Colonnes d'Hermès que Pythagore et Platon avaient connus bien auparavant, et d'après lesquels ils avaient fondé leur système philosophique.

« Mais Ammonius, ayant trouvé les mêmes idées dans le prologue de l'Évangile selon S<sup>t</sup> Jean, avait été conduit à supposer que Jésus n'avait travaillé que dans le but de raviver les principes de la grande doctrine de la Sagesse, et de les restaurer dans leur intégrité primitive.

« Pour les histoires des dieux et les récits de la Bible, il les considérait, en partie, comme des allégories voilant des vérités, et, en partie, comme des fables bonnes à être rejetées. »

L'auteur de l'Encyclopédie ajoute qu'Ammonius « qualifiait Jésus d'excellent *homme*, d'ami de Dieu ; mais, « pour lui, son dessein n'était pas d'abolir entièrement « le culte des démons (dieux), bien que sa véritable intention fût de purifier l'ancienne religion. »

H. P. BLAVATSKY.

*(Traduit de l'Anglais.)*

*(à suivre.)*

## LA CHAÎNE PLANÉTAIRE

Les révélations de la Théosophie sont seulement des esquisses de la Doctrine ésotérique. Il appartient à chacun de ceux qui veulent arriver à la compréhension de la Doctrine de compléter ces esquisses, d'en faire des tableaux complets. Nous pouvons nous aider les uns les autres dans cette tâche, même par nos conceptions erronées, car c'est à travers les erreurs que l'esprit humain s'ouvre la voie vers la vérité.

Nos premières conceptions ésotériques prennent forcément pour modèles celles qui nous sont fournies par le monde sensible, et ce par la bonne et suffisante raison que nous n'avons pas autre chose à notre disposition pour forger des conceptions nouvelles et qu'il est impossible de faire quelque chose avec rien.

L'acquisition du savoir ésotérique est un phénomène d'évolution mentale, et toute évolution part nécessairement d'un état existant pour parvenir à des états qui n'existent pas encore. L'état mental actuellement existant, chez la grande majorité des hommes, est celui qui considère le monde physique comme l'unique réalité ; nous ne pouvons partir que de lui pour arriver à des conceptions plus élevées. Comme notre corps, notre intellect se meut avec des pieds et non avec des ailes ; d'où la nécessité, pour lui, de s'appuyer toujours sur un

sol résistant. Actuellement, la perception physique est seule à nous offrir ce sol ; c'est pourquoi nous modelons toutes nos conceptions sur celles qu'elle nous fournit.

Quand *Esotéric Buddhism* a révélé au monde que la Terre était seulement un maillon de la chaîne des planètes que l'humanité parcourt durant son évolution, chaîne composée de sept astres, la première idée qui vint aux lecteurs de cet ouvrage fut que les planètes que nous voyons circuler autour du Soleil : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, étaient les autres maillons de la chaîne. Cette première idée était fort naturelle ; mais, comme elle était non moins fautive que naturelle, les révéléateurs, pour empêcher son prolongement en d'inutiles divagations, lui ont posé une première barrière, en déclarant qu'il n'y avait, en dehors de la Terre, que deux planètes de cette chaîne qui fussent visibles : Mercure et Mars.

Cette déclaration limitait déjà considérablement les possibilités divagatoires auxquelles nombre de cerveaux n'auraient pas manqué de donner l'essor ; en plus, elle orientait les intelligences vers une compréhension plus exacte de la réalité des faits. Alors est venue la révélation de *Secret Doctrine* faisant savoir que, de toute la chaîne de nos planètes, la Terre est le seul maillon visible, que les six autres n'existent pas sous forme matérielle, et que Mercure et Mars ne font point partie de notre chaîne. C'est une deuxième limitation aux possibilités divagatoires ; elle nous force à nous rapprocher un peu plus de la vérité.

Après cette déclaration, on continuera à croire que sept planètes existent simultanément, et que chacune d'elles occupe un lieu différent de l'espace ; c'est là une conception à laquelle s'en tiendront forcément toutes les intelligences dépourvues d'éducation métaphysique ; mais celles qui sont pourvues de cette éducation sont capables de comprendre que la chaîne planétaire n'est pas formée de planètes différentes existant simultanément, mais de sept planètes existant successivement, où, en d'autres termes, d'une seule planète, la Terre, passant par sept états d'existence.

Les révélateurs nous affirment, et nous sommes bien forcés de les croire sur parole, faute de pouvoir, pour le moment, vérifier leurs dires, que l'état d'existence actuelle de la Terre est le quatrième de la série ; qu'elle a passé par trois états antérieurs, dont l'actuel est le résultat, et qu'elle passera encore par trois états postérieurs, dont l'actuel sera une condition déterminante.

Si les erreurs ne sont pas immortelles comme la vérité, elles ont, néanmoins, la vie très dure, à preuve la survivance obstinée de la conception anthropocentrique. Tel qui croit bien s'être débarrassé de cette idée, en a l'intelligence encore tout imbibée ; les spiritualistes, notamment, sont dans ce cas ; à cet égard, ils sont moins avancés que les matérialistes sur la voie du vrai. Ils sont intimement convaincus que l'homme est d'une nature absolument distincte de celle de la Terre, par la raison qu'ils croient celle-ci uniquement composée de ce que nous nommons matière physique.

L'astre qui nous porte sur son dos, comme un men-

diant porte ses poux, a, comme nous, une triple nature physique, astrale et spirituelle ; il a un corps dont nous connaissons la peau, une âme que nous ignorons, et un esprit que nous ignorons davantage encore. Il a si bien ces trois éléments constituant que les nôtres ne sont qu'une émanation des siens, comme les poux sont des émanations de l'être qui les nourrit. Les insectes, pour qui saint Labre était une table constamment servie, n'étaient pas autre chose qu'une extériorisation de certains éléments composants de ce brave homme ; de même, tout ce qui est vivant, dans notre monde, est une extériorisation de la nature de la Terre.

A mesure que le caractère de cet astre change, la nature de ses extériorisations change aussi ; nous appelons cataclysmes les brusques changements du caractère physique, astral et spirituel de la Terre, et évolution ou progrès les changements lents du même caractère.

Les monades humaines, comme celles de tous les êtres vivants que nous connaissons et de bien d'autres êtres vivants que nous ignorons, parce qu'ils sont invisibles, sont des molécules-constituantes de l'être supérieur dont nous ne connaissons que la peau et auquel nous donnons le nom de Terre.

Si étrange que cette idée paraisse tout d'abord, un peu de réflexion suffira pour familiariser avec elle, et les matérialistes sont plus aptes à la comprendre que les partisans des autres doctrines. Comme tout le monde, ils sont convaincus que de rien ne peut pas sortir quelque chose ; qu'en conséquence d'une matière

qui serait morte ne pourrait par sortir la vie, et de la matière sans esprit, sans capacité de penser, ne pourrait pas sortir l'intelligence. Si l'intelligence est contenue, au moins en puissance, dans la matière qui, pour nous, est la terre visible, il faut que la Terre soit pensante à un degré quelconque.

L'homme sort de la terre et y rentre, comme disent les matérialistes, et, après y être rentré, il en ressort, ajoutent les occultistes, et ainsi de suite tant que la Terre existe.

Pour arriver à cette conception, il faut se débarrasser entièrement de l'erreur anthropocentrique, erreur qui prend mille formes comme Protée, entre autres celle de l'attribution à l'homme d'une nature absolument supérieure à celle des êtres au milieu desquel il vit, tant visibles qu'invisibles. Oui, cette erreur a tellement imbibé notre intellect, que nous imaginons, sans nous douter un moment de la bouffonnerie de la chose, que nous sommes infiniment supérieurs en essence à des êtres sur lesquels nous sommes dépourvus, dans l'état de savoir ordinaire, de la plus mince notion, alors qu'il est de ces êtres dont un seul acte, si nous en étions témoins, nous remplirait, jusqu'à déborder, du sentiment que nous sommes moins devant eux que les fourmis devant nous. C'est ce sentiment dont témoignent les effusions ultra-lyriques des mystiques qui en ont aperçu quelques-uns, auxquels, dans leur stupéfaction et leur ignorance, ils ont décerné le nom de Dieu, voulant exprimer par ce terme l'Absolu, celui qui existe à tel point qu'on ne peut plus dire qu'il ait de l'existence,

celui qui n'est ni quelqu'un ni quelque chose, CE par quoi tout existe et qui existerait tout aussi bien, quand même il n'y aurait rien dans l'Univers, parce que le Néant lui-même ne pourrait pas être sans *cela*.

L'ésotérisme nous indique bien, de façon à nous le faire deviner, que nous faisons partie de l'âme de la Terre, en nous disant que nous devons chercher la réalité de notre être dans le monde intérieur, dans le monde subjectif. C'est au centre des choses qu'on trouve leur noyau, leur germe ; en allant vers le centre de notre être, nous trouverons le lien qui nous unit à l'âme de l'astre sur la peau duquel nous vivons, à l'âme dont nous faisons partie intégrante, avec laquelle nous progressons. Notre vie est un fragment de la vie terrestre ; c'est pour le compte de la terre que nous vivons et non pour le nôtre, comme les molécules constituantes de notre corps vivent pour notre personnalité, dont elles n'ont probablement pas connaissance, convaincues, dans leur conscience étroite, qu'elles vivent uniquement pour leur compte ; conviction qui, soit dit en passant, est cause de bon nombre de nos maladies, lesquelles ne sont pas autre chose qu'une révolte anarchique de certains groupes de nos molécules constituantes, ignorant à quelle fin leur activité concourt.

Avec la terre, nous changeons d'état d'existence, quand le temps est venu ; l'astre, comme l'insecte qui change de genre de vie, quitte sa forme antérieure ; mais, comme l'insecte, il laisse derrière lui une dépouille composée de toutes ses parties qui ne sont pas aptes à jouer un rôle dans son nouvel état d'existence.

Ces parties, inutilisées par l'astre, ne sont pas pour cela perdues, car rien ne se perd dans l'univers ; aussi bien que ce qu'elles ont quitté, elles sont formées de trois éléments; elles ont une portion physique, une portion astrale et une portion spirituelle; elles vivent encore et sont capables de prendre part à l'existence d'un être analogue à celui dont elles faisaient auparavant partie, et c'est ce qui a lieu.

Les révélations ésotériques font allusion à une *huitième* sphère, reliée à la chaîne des sept autres et sur laquelle vont habiter les âmes incapables de suivre le chemin du progrès, ce qui les force à demeurer dans cette sphère jusqu'au prochain manvautara qui leur fournira les conditions nécessaires pour s'élancer, de nouveau, dans la carrière du développement humain.

On doit comprendre, maintenant, que la huitième sphère, parfaitement visible à l'œil nu, disent les révélateurs, est composée des résidus que la Terre abandonne, chaque fois qu'elle change d'état d'existence.

GUYMIOT.

## LA MAGIE BLANCHE ET LA MAGIE NOIRE<sup>1</sup>

### II

# L'IDÉAL

Dieu est Esprit, et c'est en esprit et en vérité que ceux qui veulent l'adorer doivent l'adorer. (S. JEAN).

Le désir le plus intense qu'un homme doit nourrir, et le plus grand droit qu'il peut réclamer, est de devenir parfait.

Connaitre toutes choses qui existent, aimer tout et être aimé de tout, commander à tout et posséder tout, est une condition de l'être, dont, jusqu'à un certain point, on peut se rendre compte par l'intuition ; mais la complète réalisation d'une telle condition ne peut être saisie dans son entier par aucune intelligence d'homme mortel.

Une espèce d'avant-goût d'une telle félicité peut être ressentie par une personne qui, pendant un court espace de temps, est parfaitement heureuse.

Celui qu'aucune douleur n'accable, qu'aucun désir n'excite, qui a conscience de sa propre force et de sa liberté, se sent comme le maître du monde. Tout est har-

<sup>1</sup> Voir le N° 1 du *Lotus Bleu*.

monieux, beau et bon autour de lui. Il est roi du Ciel et de la terre ; et, de fait, en ce qui le concerne, il en est le maître, bien que ni la terre ni le Ciel n'aient conscience de son existence.

Mais cette manière de sentir dure toujours fort peu ; lorsqu'il s'éveille, lorsqu'il sort de son extase, l'heureux d'une minute, et qu'il regarde par la porte de ses sens, dans le monde physique, en commençant à raisonner sur ce qui l'entoure, la bienheureuse vision s'évanouit ; ses ailes tombent tout à coup ; il se sent de nouveau enfant de la terre, sous une forme mortelle, et lié par des chaînes nombreuses à ce morceau de poussière flottant dans l'immensité de l'espace, qu'on appelle une planète.

Le monde idéal qui lui apparaissait, une minute auparavant, comme une glorieuse réalité, ne lui semble plus alors qu'une fabrique de rêves sans bases, et l'existence physique avec toutes ses imperfections est la seule chose qu'il sente vraie.

Il se voit entouré de formes matérielles ; il ne désire plus que ce qui correspond à son plus haut idéal qu'il place maintenant sur un plan inférieur.

Le plus ardent désir de tout mortel est d'atteindre l'idéal conçu par lui, quel qu'il soit. C'est à le réaliser que chacun travaille.

On se figure difficilement une personne sans le moindre idéal ; abandonner complètement le monde idéal, serait la mort.

Une personne qui n'a aucun désir est incapable de progresser ; elle est inutile dans l'économie de la nature.

Une personne encore, qui aurait tous ses désirs satis-

faits, n'a plus besoin de vivre plus longtemps, la vie n'étant plus pour elle d'aucune nécessité.

Celui dont l'idéal est mortel doit mourir, quand cet idéal meurt ; mais celui dont l'idéal est immortel, doit lui-même devenir immortel, pour l'atteindre.

L'homme vit dans deux mondes : dans un monde extérieur et dans un monde intérieur, chacun de ces mondes existant dans des conditions qui lui sont propres.

En ce moment, le monde extérieur est pour l'homme celui qui est le plus réel ; quand il s'endort dans l'un, il s'éveille dans l'autre, et quand celui-ci, le premier, ferme sa porte, — celui-là, le dernier, ouvre la sienne devant lui.

Lorsqu'il entre en plein dans son monde intérieur, les misères de la vie sont oubliées, et l'existence elle-même, telle qu'elle est ici-bas, lui semble inconnue. Mais, lorsqu'il descend dans le monde extérieur, les formes entrevues dans le monde intérieur s'évanouissent, se dissipent, et ne lui apparaissent plus que comme des ombres légères, des visions.

Pourtant les chères images du monde intérieur sont vivantes, et, à moins que sa conscience ne soit complètement absorbée par les illusions produites sur l'esprit par les sens, il peut encore apercevoir les reflets qu'elles projettent sur le ciel de son monde extérieur.

Heureux, mille fois heureux, sont ceux qui ne perdent jamais de vue un idéal élevé, et qui peuvent réussir à ce que leur monde intérieur et leur monde extérieur ne fassent qu'un, harmonieusement unis.

L'idéal, le plus souvent, dépasse de beaucoup le réel. Aussi arrive-t-il qu'un homme, après avoir essayé, en vain, de réaliser son idéal en ce monde, revient désappointé à son monde intérieur et abandonne toutes recherches ; mais, s'il réussit, il éprouvera un sentiment d'ineffable bonheur.

Quand le monde extérieur peut ne faire qu'un avec le monde intérieur, et que notre personnalité se perd, se confond avec l'objet de nos désirs, alors le temps et l'espace, comme nous les comprenons aujourd'hui, ne sont plus rien pour nous.

Les artistes, les poètes, sont familiers avec de tels états.

Un inventeur qui voit son invention acceptée, un soldat qui sort victorieux de la lutte, un amant qui s'unit à l'idéal de son choix, tous, ils oublient leur personnalité, et se perdent dans l'objet de leurs désirs.

L'extatique, qui voit son rédempteur devant lui, nage dans un océan de délices ; sa conscience s'est concentrée sur l'idéal qu'il s'est créé et qui est aussi réel, pour lui, qu'une forme vivante en chair et en os.

La Juliette de Shakespeare trouve son idéal réalisé dans la forme jeune et gracieuse de Roméo ; — unie à lui, elle oublie la fuite du temps ; la nuit se passe et elle n'en a nullement conscience ; l'alouette annonce l'aurore, et elle ne reconnaît pas son chant qu'elle prend pour celui du rossignol.

Le bonheur ne connaît aucun danger, et ne sait pas mesurer le temps.

L'idéal de Juliette est mortel ; et, lorsqu'il meurt, elle ne peut lui survivre.

Alors l'idéal immortel de l'un et de l'autre se trouvent unis, lorsque, sortant de ce monde par la porte de la mort physique, ils traversent le royaume de l'immortalité.

Mais, de même que le soleil se lève trop tôt pour l'aimante Juliette, de même est de peu de durée la jouissance que nous fait éprouver notre idéal toujours évanescent et éphémère, lorsqu'il se réalise en ce monde extérieur.

Joies et bonheurs d'ici-bas promptement s'évanouissent et disparaissent.

Car un idéal qui a été matérialisé cesse d'être un idéal. Les formes éthérées du monde intérieur ne peuvent résister aux grossiers attouchements des mortels ; saisies par leurs rudes mains, elles se fanent et meurent.

La nature de l'homme doit mourir, avant qu'il puisse tenir enfin un idéal immortel.

Un idéal peu élevé peut se transformer en un idéal plus haut ; mais, si un idéal grossier meurt, un autre grossier renaît à sa place.

Du sang d'un vampire, un essaim de vampires s'élèvera. Un souhait accompli fait place à un autre souhait, une passion satisfaite est chassée par d'autres passions, un désir ardent qui a été contenté donne naissance à de nouveaux désirs non moins ardents. Les joies les plus sensuelles sont celles qui durent le moins, et souvent elles finissent par le dégoût.

L'amour de l'immortel seul est immortel.

Les acquisitions matérielles périssent, parce que leurs formes sont changeantes et périssables ; les réalisations intellectuelles s'évanouissent, parce que les formes intellectuelles sont également sujettes au changement.

Les désirs et les opinions varient, et la mémoire s'affaiblit et disparaît. Celui qui s'attache à ce qui est passé, aux vieux souvenirs, s'attache à ce qui est mort.

L'enfant devient homme, l'homme vieillard, et le vieillard enfant.

Les poupées et les trompettes de l'enfance cèdent la place aux distractions intellectuelles ; mais, lorsqu'elles ont atteint leur but, ces dernières apparaissent aussi inutiles que les premières.

Dans la révolution constante du Kaléidoscope de la nature, l'aspect des formes continuellement se modifie.

Ce qu'un siècle appelait une superstition, une erreur, est souvent regardé comme une base scientifique par un autre, et la plus haute connaissance et sagesse du jour apparaît comme une absurdité, au *grand Demain*.

Rien n'est permanent que la vérité. Mais où un homme peut-il trouver la vérité ?

S'il sait chercher assez profondément en lui-même, il la trouvera, elle se révélera à lui. Chaque homme peut apprendre à connaître son propre cœur ; qu'il envoie un rayon de son intelligence dans le fond de son âme ; et, dans ses replis, il découvrira peut-être des perles et des diamants, ou bien le monstre qui s'y cache, et sur lequel il pourra veiller.

S'il n'est pas donné à tous de pénétrer l'âme des

autres, chaque homme peut entrer dans le sanctuaire intérieur de son propre temple, et, là, voir la déesse dévoilée.

L'intelligence qui réside dans chaque homme lui permet certainement de pouvoir jeter un regard au travers du réseau de forces et de puissances qui le constituent.

Il peut soulever voile après voile, jusqu'à ce que, au plus profond de lui, il découvre enfin le germe de vérité contenu là ; et ce germe, qui a en lui toute force, grandira, deviendra un splendide soleil, illuminant d'une lumière intense tout le monde intérieur de l'homme.

Comment reconnaîtra-t-on la vérité ? La vérité se reconnaît toujours par elle-même ; si l'âme n'est point battue par la tempête des passions, si l'excitation causée par les désirs égoïstes ne trouble point sa tranquillité, et que la surface unie et calme de ses eaux ne reflète qu'un fond pur de toute souillure, alors la vérité viendra elle-même se mirer dans leur profondeur. Et l'homme ayant reconnu la vérité, au moyen de la vérité même, ne fera plus qu'un avec elle.

Connaître la vérité dans sa plénitude, c'est devenir immortel ; perdre le pouvoir de la connaître, c'est mourir.

Pour une personne qui n'est pas encore éveillée à la vie spirituelle, la voix sera encore bien indistincte ; elle n'arrive au cœur de l'imparfait que comme le son lointain d'une clochette arrive à l'oreille d'un dormeur à demi éveillé.

Mais ceux qui sont devenus conscients de la vie, qui ont ressuscité à l'Esprit, qui se sont baptisés eux-mêmes, en se plongeant dans les eaux régénératrices de la première initiation, ceux-là peuvent déjà, au fond d'eux-mêmes, entendre le vagissement de l'Ego nouveau-né, qui sera, plus tard, le puissant verbe du maître. Une fois le principe de vérité éveillé dans l'être, il devient le self conscient et le self suffisant : il est bien au-dessus de l'intellect, bien au-dessus de la science.

Ses opinions n'ont nul besoin d'être corroborées par n'importe quelle autorité reconnue, et ses décisions ne souffrent pas d'appel.

Il ne connaît ni le doute, ni la crainte, et repose dans la tranquillité de sa propre et suprême majesté.

Toujours le même, que l'homme le connaisse ou non, il ne peut être altéré ni changé.

Comme le soleil de notre monde, il répand pour tous, qu'on la reçoive ou non, sa sainte lumière.

Un homme peut se défendre, se cacher du soleil, mais il ne peut l'empêcher d'éclairer la terre.

Nous pouvons nous rendre aveugles à volonté, en fermant obstinément les yeux au rayonnement de la vérité, mais nous ne l'éteignons pas pour cela ; elle subsiste toujours, elle est toujours là, illuminant plus ou moins, selon leur capacité individuelle, même l'esprit de ceux qui ont commencé à entrer dans l'immortelle vie.

Il n'y a rien de plus haut que la vérité ! Acquérir la vérité, voilà quel doit être l'idéal de l'homme.

Dans l'univers, le plus grand Idéal est un idéal universel.

Chaque homme est constitué en accord avec une seule et même loi universelle ; aussi le plus haut idéal de l'homme est le même dans tous, et il est accessible à tous, et lorsque cet idéal suprême est atteint, l'individu ne fait plus qu'un avec tous ceux qui, comme lui, l'ont atteint et qui se trouvent de nouveau réunis dans l'UN.

Nous l'avons dit, peu de créatures sont sans idéal. On aspire où on peut, selon l'élévation de son caractère ; mais on aspire toujours à quelque chose.

Pour la plupart des mortels qui ignorent, absolument, ce qu'est le plus haut idéal, ils s'attachent, plus ou moins, à toutes sortes de futilités inférieures et passagères, dont ils recherchent la possession avec une avidité, une âpreté, qui les épuisent. Souvent ils touchent l'objet de leur convoitise ; la fortune comble les uns, l'amour sourit aux autres, la puissance, la gloire, accablent les privilégiés, et pourtant aucun de ces soi-disant satisfaits n'est heureux.

C'est que tant que l'idéal par excellence n'est pas atteint, il reste un désir à contenter, une soif à apaiser ; il reste à répondre à une attraction puissante, attraction dont nous sommes inconscients, mais dont la force ne s'en manifeste pas moins en nous, selon notre caractère, par le vide plus ou moins grand que nous ressentons en notre cœur ; vide que ne peut combler tout ce que nous y entassons, par nos aspirations plus ou moins bien déterminées, plus ou moins ardentes, vers un quelque chose d'inconnu et d'élevé.

Attraction qui ne cesse de se faire sentir que lorsque,

repoussant constamment toute idée supérieure, nous nous dégradons, en nous enfonçant dans la matière, pour nous perdre dans la jouissance grossière qu'elle procure.

Il n'y a donc de bonheur permanent que pour ceux qui atteignent le sommet ; là, paix, joie, harmonie.

L'homme ne fait plus qu'un avec l'objet de ses désirs ; plus d'attractions qui le troublent, équilibre parfait, jusqu'à ce que cet idéal tant poursuivi s'exalte lui-même en des grandeurs où il faudra de nouveau le suivre.

Car, ici-bas, il y a certainement un état de perfection auquel tout homme est appelé à atteindre, et qu'aucun ne peut dépasser, avant que l'univers, comme un tout, avance au-delà.

Tout homme a le même droit d'atteindre au plus haut ; tous sont appelés au même but ; mais tous n'ont pas su développer en eux les mêmes pouvoirs pour l'atteindre.

Aussi, les uns l'atteignent plus tôt, les autres s'attardent en chemin, et la plupart peut-être retomberont du haut de l'échelle jusqu'au bas, où il leur faudra attendre bien longtemps une heure propice pour tenter de nouveau l'ascension.

Chaque gland qui tombe du chêne porte, inhérente en lui, la capacité de se développer en un chêne parfait. Mais, dans le nombre, très peu arrivent à cet état ; certains vont germer, croître, ils verront le jour, ils auront des feuilles pendant quelques printemps, et c'est tout ; ils meurent arbrissaux.

Pour la grande majorité, c'est la transformation, avant d'avoir marché vers le but. Ceux-là vont se décomposer, ajouter à l'humus, former un nouveau matériel duquel de nouvelles formes seront produites.

La plus haute vérité, dans sa plénitude, ne peut être connue dans la forme mortelle.

Ceux qui ont atteint à cet état parfait de conscience qui les met naturellement en présence de la vérité absolue, n'ont nul besoin d'une forme pour retenir cette vérité; ils appartiennent, désormais, à la tribu des *sans formes*, et ne pourraient faire un avec le principe universel, s'ils étaient encore retenus dans les chaînes de la personnalité. Un esprit qui s'épand ne peut plus être contenu par sa prison de chair, dont il n'a plus que faire, à un certain moment de cette expansion.

La forme corporelle n'est que l'abri temporaire de l'esprit pendant son enfance. Aussi longtemps que cet esprit est sans force, qu'il n'a pas acquis son parfait développement, qu'il n'a pas atteint à la toute puissance, ce revêtement matériel lui est absolument nécessaire.

Tant qu'il n'a pas acquis le pouvoir de résister aux influences élémentaires de la sphère du mal qui l'entoure, tant qu'il n'est pas complètement le maître, la robe de chair lui est de toute utilité.

Mais, lorsqu'il a atteint à la connaissance du mal, et qu'il a tout pouvoir de contrôle sur lui; lorsque, par la réalisation de la vérité, il a pu enfin manger du fruit de l'arbre de vie et gagner l'immortalité, il sait; — il peut alors se protéger lui-même, et l'habit grossier de

sa chair ne lui est plus qu'un fardeau inutile, dont il se débarrasse au plus vite.

L'homme, bien qu'encore imparfaitement développé, à moins qu'il ne soit complètement dégradé, sait par intuition ce qu'est la vérité ; mais il ne peut la connaître par perception directe.

Le savant qui raisonne, d'après le plan de ses perceptions sensuelles seules, est plus loin de la vérité, parce qu'il prend les illusions produites par ses sens pour la réalité, et qu'il repousse toujours les révélations que peut lui faire son intuition ; il refoule toujours cette dernière, et ne veut rien devoir aux lumières qu'elle peut lui fournir.

Non plus le philosophe ne peut la voir, la vérité ; et pourtant il fait les plus grands efforts pour la saisir, au moyen de son intellect. Quelquefois même il en approche jusqu'à un certain point.

Mais celui dont l'état de conscience est parfait par la puissance même de cette vérité, connaît si bien la vérité qu'il ne fait plus qu'un avec elle ; il ne peut plus errer.

Un tel état est incompréhensible pour la grande majorité des humains, qu'ils soient savants, philosophes ou ignorants, et, pourtant, il a existé des hommes, il en existe encore, qui ont atteint à cet état.

Ce sont les véritables *Théosophes*, car tous ceux qui s'appellent ainsi ne le sont pas de par le fait seul du nom qu'ils se sont donné, pas plus que tous les chrétiens ne sont des Christ. Car un véritable Théosophe et un véritable Christ ne sont qu'une seule et même chose.

Ces deux noms différents ne désignent qu'une seule manière d'être, qu'un seul et même état : — l'état d'une forme humaine en laquelle l'âme spirituelle universelle (le 6<sup>me</sup> principe des occultistes), est devenue self-consciente. Chaque être qui atteint à cet état est un *Théosophe* et un Christ.

La vérité étant une, les hommes des contrées les plus différentes qui ont atteint le point où on a pleine conscience de la Vérité, ont tous la même perception.

Ceci explique pourquoi les révélations de ceux que les ignorants appellent des visionnaires ou des fanatiques sont identiques, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent.

Les vérités révélées par un Jacob Boehme ou un Paracelse en Allemagne, sont essentiellement les mêmes que celles qui sont révélées par les Mahatmas Thibétins ; elles ne diffèrent que dans leur étendue et leur mode d'expression.

Un saint Chrétien, un extatique en France ou en Angleterre, vous fera les mêmes récits, en ses heures d'extase, qu'un extatique Brahmine dans l'Inde, ou qu'un extatique de la race rouge, en Amérique.

Tous trois, étant dans le même état, verront exactement la même chose. La vérité est toujours là, présente et visible pour ceux qui sont capables de la percevoir. La manière seule de la décrire sera différente, et la description de ce qui est vu varie selon les individus, parce que tous n'ont pas les mêmes façons de penser, ni le même mode de s'exprimer.

Si, comme l'ignorant le croit, les visions des Saints,

des Lamas, des Sangassi et des Derviches, n'étaient que le résultat d'une imagination fantastique ou d'un cerveau malade, les plus éloignés d'entre eux par le temps et par l'espace, qui n'ont jamais entendu parler les uns des autres, n'auraient pu voir se produire les mêmes phénomènes dans leur entrancement et parler des mêmes choses.

Un arbre est toujours un arbre pour tout être raisonnable qui le voit ; et si la vue de celui qui voit l'arbre entier est nette, aucune idée préconçue ne pourra changer cet arbre en toute autre chose.

La vérité sera donc toujours vue comme la vérité, par ceux qui sont capables de la percevoir, et nulle idée préconçue ne pourra l'altérer, la défigurer, au point de la laisser prendre pour un mensonge.

Connaître le tout de la vérité, c'est connaître tout ce qui existe. Aimer la vérité au-dessus de tout, c'est s'unir étroitement avec la grande conscience du Tout. Être capable d'exprimer la vérité dans sa plénitude, c'est posséder le pouvoir universel ; être un avec l'immortelle vérité, c'est être pour toujours immortel.

La perception de la vérité repose dans l'équilibre de l'intellect et des sensations. Tant que la conscience spirituelle n'est pas éveillée en l'homme, il ne peut arriver à la cognition directe de la vérité ; il n'entendra que l'indistinct susurement de sa voix, si puissante et si claire, lorsqu'elle ne se perd point dans le tumulte qui se fait ordinairement dans l'atelier cérébral ; il ne verra que l'ombre produite par sa présence, tant que sa lumière éclatante sera obscurcie par la multitude des

sentiments et des émotions qui se disputent son cœur.

Pour voir sa lumière dans toute sa splendeur et entendre sa voix dans toute sa clarté, il faut que la tête et le cœur agissent harmonieusement ensemble ; la raison, s'appuyant sur l'un et sur l'autre de ces organes, est une ; mais si elle repose sur l'un plutôt que sur l'autre, elle forme l'absurde *deux* qui conduit à l'illusion.

Le maniaque sentimental n'est conduit que par son cœur ; le maniaque intellectuel n'est dirigé que par son cerveau. Ni la rêverie sentimentale, ni le fanatisme intellectuel, ne peuvent faire découvrir la vérité. On ne peut arriver à elle que lorsque l'accalmie s'est faite, que le « calme qui suit l'orage » s'est produit, par l'harmonie du cerveau et du cœur.

Un homme qui se laisse guider toujours et partout par ses sentiments ressemble à un voyageur qui, en faisant l'ascension d'un pic élevé, est pris de vertige et se laisse tomber au fond d'un précipice ; d'autre part, celui qui n'agit que d'après ses seules perceptions sensorielles se perd facilement au milieu des tourbillons de toutes sortes parmi lesquels il s'aventure bénévolement ; il ressemble, celui-là, à quelqu'un qui examinerait une goutte d'eau au microscope, sur la côte de l'Océan, et qui, pourtant, serait assez aveugle pour ne pas voir l'Océan d'où vient la goutte d'eau.

Mais si la tête et le cœur sont d'accord pour répondre aux diverses harmonies de la nature, alors la vérité se révélera à l'homme et à travers l'homme, car le plus haut idéal verra sa propre image réfléchie en lui.

L'homme matériel, comme une chrysalide ensevelie

dans sa couche d'argile, ne peut apercevoir d'une manière bien nette les rapports qui irradient de la sphère de l'infinie vérité ; mais s'il sait commander à ses émotions, s'il sait leur dire : soyez calmes ; s'il peut dire à son intelligence : sache voir clair et ne te laisse pas tromper par de vaines apparences, — il pourra étendre ses sensations jusque dans le monde intérieur et percevoir la vérité. Son cœur sera la pierre de touche dont il se servira pour examiner les conclusion auxquelles le cerveau se sera arrêté, et son cerveau sera la balance où il pèsera les décisions du cœur. Mais aucune différence n'existera plus entre les opinions de l'un et de l'autre, lorsqu'à la lumière de la conscience spirituelle il jugera les choses.

Ce que le premier sentira, le second le sentira, et la vérité apparaîtra UNE, et les idéals grossiers, matériels, seront bien vite dispersés par la perception d'un plus haut idéal, car la vérité est une déesse jalouse qui ne souffre aucune autre à côté d'elle.

Les hommes sont ordinairement guidés par l'intellect, et les femmes par le sentiment ; raisonner sur les apparences extérieures est devenu une nécessité pour l'espèce humaine grâce à son enveloppe matérielle, véritable coquille empêchant la perception directe de la réalité éternelle, qui n'arrive à elle qu'à travers les voiles épais de la matière.

Mais, si dans le for intérieur de l'homme, le véritable esprit de vie, qui dort encore dans presque tous les mortels à cette heure, peut faire sentir son influence, il émet une lumière qui pénètre au travers du voile de

la matière et illumine l'âme. Ceux qui sont capables de connaître la vérité, par perception directe, n'ont besoin d'aucun secours extérieur pour leur apprendre ce fait. Le *tout* du visible et de l'invisible, du connu et de l'inconnu, leur apparaît dans un ensemble merveilleux; et dans les profondeurs du passé et de l'avenir, ils lisent clairement l'histoire du monde, comme ils liraient dans les pages d'un livre ouvert devant eux.

Ils n'ont nul besoin d'étudier les lettres pour apprendre la signification des mots, parce que le *Verbe* lui-même est vivant en eux.

Ils deviennent l'instrument même au moyen duquel l'éternelle Sagesse se révèle à ceux qui sont ensevelis dans la matière.

Pour les « illuminés », que doivent-ils penser, de la hauteur où ils sont, de cette guerre d'opinions que se font sans paix ni trêves ceux en qui la pauvre humanité met toute sa confiance et dont elle attend connaissance et sagesse ?

La lumière projetée sur elle par ses théologiens, ses philosophes et ses savants, doit leur sembler bien faible et bien insignifiante, à côté du soleil de vérité qui les inonde de ses rayons.

Ce qui apparaît comme une brillante lumière à l'ignorant n'est que ténèbres et fumée pour le *voyant illuminé*, et la sagesse du monde devient pour lui folie. (1, Corinthienne).

L'huître dans sa coquille peut se croire arrivée au pinacle de la perfection et penser que rien n'est au-dessus de l'existence dont elle jouit au milieu de l'Océan.

Le demi-savant, orgueilleux des découvertes faites dans un certain département de la science, se gonfle de vanité ; il ne se doute même pas du peu qu'il sait.

La plupart des représentants de la science moderne oublient que les grandes découvertes ont été faites, non par les hauts dignitaires ès-sciences, mais bien par des hommes qu'ils regardaient avec mépris et dédain, et que de nombreuses inventions, aussi utiles qu'ingénieuses, furent introduites dans le monde, non avec l'assistance de ces maîtres en savoir officiel, mais bien malgré l'opposition de tous les corps savants.

Quelque désagréables que ces souvenirs puissent être, il nous faut pourtant rappeler ici quelques faits qui montrent combien étroites souvent sont les vues et bornées les aspirations de ceux qui devraient être à la tête de tout progrès, de toute innovation, et qui ne craignent pas de déclarer, *à priori*, impossible et impraticable tout ce qui ne vient pas d'eux.

Il nous faut leur rappeler, pour les ramener à une plus juste appréciation de ce qu'ils peuvent et de ce qu'ils savent, qu'ils se sont ri des inventeurs des chemins de fer, des bateaux à vapeur et des télégraphes ; que des hommes de science se sont moqué de ceux qui annonçaient la rotondité de la terre, et que les gardiens les plus légitimes de la vérité, ou ceux qui semblaient devoir être tels, l'ont souvent trahie.

Dans ce genre d'opposants systématiques à ce que la moindre vérité se fasse jour en dehors des corps savants organisés, le corps médical tient la première place, et beaucoup, dans cette classe particulière

d'hommes, n'ont dû leur réputation qu'à leur fausse compréhension des lois de la nature, et à la lutte qu'ils ont soutenue pour que tout ce qui blessait ou dérangeait leur opinion préconçue fut impitoyablement condamné et rejeté.

Le plus grand nombre des découvertes les plus utiles n'ont été faites que par la puissance de *l'intuition*; celles qui sont le produit du raisonnement intellectuel seul ne sont jamais aussi marquées au coin de l'utilité. Au contraire, nées de la force de l'intellect du raisonneur, sans que la moindre lueur d'intuition soit venue l'aider, beaucoup parmi elles sont encore, pour le genre humain, une source de malheurs et de malédictions.

Pendant des siècles, des savants de profession ont fait leur profit des souffrances humaines, et nombre de leurs imitateurs, prenant le bas pour le haut, ont détrôné le dieu de l'humanité pour mettre le fétiche du self, de l'amour de soi, à sa place.

La crainte d'un mal imaginaire et extérieur à l'homme a rempli la bourse des Bhramines et des prêtres de toutes sortes, pendant que le mal vrai, inhérent à la nature animale de l'homme, était laissé en liberté, et pouvait croître sans la moindre contrainte.

Pendant de longs siècles encore, les soi-disant serviteurs du « Suprême » n'ont jamais adoré que le veau d'or, et n'ont nourri leurs suivants que de fausses espérances d'immortalité, spéculant ainsi sur la propension égoïste de ces malheureux, qui ne craignent point de tirer un profit de leur propre esclavage.

Les médecins du corps valent ceux de l'âme ; ils ne

comprennent pas plus la constitution de ce qu'ils ont à soigner que ces derniers n'entendent quelque chose à l'être psychique qu'ils ont entrepris de diriger et de sauver.

Les médecins, en général, n'expérimentent que sur la forme physique, et c'est là seulement qu'ils cherchent la cause du mal. Ils ignorent que la forme n'est que l'expression de la vie, que le produit de l'âme, et que des effets externes ne peuvent être changés, tant que la cause interne persiste.

La plupart d'entre eux se refusent à croire en un quelque chose dans l'homme, en dehors de ce que peut taillader leur scalpel ; aussi cherchent-ils les maladies dans un milieu extérieur, où elles n'existent pas.

Les maladies sont toutes la suite inévitable des contraventions aux lois de la nature ; elles sont les conséquences naturelles de nos « péchés », qui ne peuvent être rachetés qu'en remettant sa vie bien d'accord avec ces lois.

C'est en vain que le pauvre ignorant demande au gardien de sa santé, ou plutôt au soigneur de ses maladies, de vouloir bien lui aider à tourner ces lois. Les médecins ne peuvent rétablir l'équilibre dans l'organisme et ramener la santé qu'en rétablissant la suprématie des lois naturelles, constamment méconnues et violées par l'intelligent civilisé de nos jours.

Tant que nos diplômés des facultés ne connaîtront qu'une partie infinitésimale de ces lois, ils ne pourront guérir qu'une infinitésimale partie des nombreuses maladies qui affectent l'espèce humaine ; ils ne pourront,

comme cela arrive souvent, nous sauver d'une affection qu'en nous en redonnant une plus grave (Voir CL. Hurt « Vaccination. »)

C'est encore bien en vain que de tels investigateurs cherchent la cause des épidémies dans l'endroit même où elles se propagent, mais où elles n'ont pas pris naissance ; car « l'âme de la terre », dans laquelle de telles causes résident, ne peut être étudiée au microscope ; elle ne peut être connue, dans son essence et dans ses manifestations, que par l'homme dont les perceptions spirituelles ont été éveillées dans la grande conscience de son self intérieur.

La science médicale moderne que connaît-elle de l'homme dont la vie et le salut dépendent entièrement de cette connaissance ?

Elle connaît la forme de son corps ; — l'arrangement de ses muscles, la texture de ses os, la conformation d'organes qu'elle assure être essentiels à la vie de l'individu. Elle marque chacune des choses trouvées par elle d'un nom particulier pour les distinguer, et voilà tout.

N'ayant aucune perception extra-sensible, les représentants de cette science ne peuvent s'occuper que de ce qui tombe immédiatement sous leurs sens ; ils ne peuvent saisir l'âme de l'homme, et ne voyant que son corps, ils le déclarent l'être essentiel.

Si leurs yeux pouvaient s'ouvrir, ils verraient que ce corps n'est que la partie grossière du noyau protégeant l'amande précieuse, l'enveloppe matérielle recouvrant l'immatériel et pourtant substantiel *homme vrai*, d'où

émanent constamment des effluves magnétiques qui s'irradient dans l'espace, semant sur leur passage la joie ou la douleur, la santé ou la maladie, la mort ou la vie ; s'ils pouvaient voir, ils connaîtraient l'homme réel, qui n'est point étroit et borné, mais qui est infini par son esprit sans limite.

Ils sauraient que c'est dans ce principe de vie, en l'existence du quel ils ne veulent pas croire, que se trouve la source de nos sensations, de nos perceptions, de notre conscience et de tout ce qui doit contribuer au développement, à l'accroissement de la forme.

Agissant toujours d'après la première idée fausse, ils soignent toujours ce qui n'est pas malade, pendant que le réel patient, leur étant inconnu, reste sans soins.

Il n'est pas surprenant, dès lors, que les plus sérieux et les plus grands médecins de notre temps aient exprimé eux-mêmes cette opinion que notre présent système de médecine était plutôt une malédiction qu'un bienfait pour l'espèce humaine, et que, vu la mauvaise application qui en était faite continuellement, toutes les drogues et médecines qu'elle absorbait lui faisaient cent fois plus de mal que de bien.

D<sup>r</sup> FR. HARTMANN.

*Traduit de l'anglais.*

*(à suivre).*

## LES ANNÉES CLIMATÉRIQUES<sup>1</sup>

« Les anciens, qui craignaient infiniment l'approche des *années climatériques*, prétendaient que leur crainte était fondée sur l'expérience et l'examen qu'ils en avaient fait.

C'est pourquoi ils nommaient ces années dangereuses, — « climatériques », — à cause du mot grec climat (κλιμα), qui signifie *échelle* ou *degré*.

Il prétendaient marquer par là qu'elles sont limitées et arrangées en termes de degrés très difficiles à monter. — Il mettaient dans ce rang la 7<sup>e</sup>, la 14<sup>e</sup>, la 21<sup>e</sup>, la 35<sup>e</sup>, la 42<sup>e</sup>, la 49<sup>e</sup>, enfin toutes celles qui tombaient sur le nombre 7.

Il est difficile que la superstition, chez le peuple, n'entre pas pour quelque chose dans les causes secrètes qu'il ne peut deviner. Aussi, presque tous les anciens, frappés des maux qu'ils avaient vu arriver dans le cours des années *septièmes*, ont voulu attribuer à des vertus occultes et à des mystères Pithagoriciens<sup>2</sup>, ce qui n'était qu'une suite de certaines révolutions, aussi naturelles que celles qui s'appliquent infailliblement aux plantes et aux arbres, dans le cours d'une seule année.

Ils prétendaient que le Nombre 3 était d'une grande efficacité, et que celui de 21, qui était composé de 3 fois 7, était encore plus important.

<sup>1</sup> Cet article est extrait des *Lettres chinoises* du marquis d'Argens, né en 1704, à Aix, en Provence, et qui fut longtemps le chambellan et l'ami de Frédéric II de Prusse.

<sup>2</sup> Sénèque place les causes des *années climatériques* parmi les secrets les plus cachés de la Nature.

Le 49<sup>e</sup>, provenant de 7 fois 7, avait encore une vertu plus grande ; mais l'année la plus à craindre de toutes était la 63<sup>e</sup>, parce qu'elle comptait et rassemblait l'efficacité de tous les autres nombres, étant composée de 3 fois 21, ou de 9 fois 7, qui, selon les Pithagoriciens, étaient des nombres très recommandables et dont la vertu était fort opérante.

Julius Firmus Maternus nous apprend que, dès qu'un homme approchait de la soixante-troisième année, il avait grand soin de ménager sa santé, attendant, de jour en jour, quelque maladie imprévue.

Aulu-Gelle fait mention d'une lettre que l'Empereur Auguste écrivit à un de ses amis, pour lui apprendre le plaisir qu'il ressentait d'avoir passé, sans aucune incommodité, la plus dangereuse des années climatériques, et d'être entré dans la soixante-quatrième.

Il ajoute qu'il la regarde comme celle d'une seconde naissance.

Les anciens citaient la mort de plusieurs grands hommes, arrivés à leur 63<sup>e</sup> année, entre autres, celle d'Aristote.

Peut-être que si nous examinions, aujourd'hui, avec autant d'attention qu'eux, ce qui arrive dans les *années climatériques*, verrions-nous que ce n'est pas sans fondement qu'ils prétendaient appuyer leur opinion de l'expérience.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, si nous consultons l'antiquité, elle n'aura presque qu'une voix, et si nous voulons nous arrêter simplement aux Modernes, nous rouverons que l'opinion des Anciens a beaucoup plus de partisans que celle qui lui est opposée.

Des personnes des plus sérieuses et des moins superstitieuses ont supputé avec attention le nombre d'hommes qui mouraient dans les années *septièmes*. Elles ont trouvé que, sur *deux mille, douze cents* avaient perdu la vie dans ces années septièmes.

Un des plus habiles hommes qu'il y ait en Angleterre m'a offert de m'envoyer, sur les « années climatériques », un calcul aussi singulier que curieux.

La plupart des hommes décident aujourd'hui des matières les plus obscures et les plus épineuses avec beaucoup de facilité. On dirait que la Divinité leur a révélé les mystères les plus cachés de la Nature, et qu'elle leur a montré à découvert les ressorts qui la font agir.

On condamne, avec une hauteur infinie, l'opinion des Anciens ; on la traite de vision chimérique, de sottise, de puérilité.

Je conviens que l'antiquité a ses erreurs, et qu'elles sont considérables.

Nous, Modernes, pleins de vanité, qui nous berçons d'idées flatteuses, sommes-nous bien plus éclairés qu'elle ?

Nous le croyons, nous nous en vantons. Je pense que voilà le seul avantage réel que nous ayons.

Nos erreurs nous sont chères, mais elles n'en sont pas moins des erreurs. Ceux qui viendront après nous ne les distingueront pas de celles de ceux qui nous ont précédés. Ils les placeront au même rang, et seront, à leur tour, traités de visionnaires par leur descendants.»

MARQUIS D'ARGENS.

## ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

## Nouvelle Branche de la Société Théosophique

Une société, sous le nom de *société d'altruisme*, s'est fondée tout récemment à Nantes, avec un bulletin spécial; *l'Anti-égoïste*, très remarquablement rédigé.

Cette société, dont le programme se répartit sur des sujets divers: hygiène, morale, philosophie, sociologie etc., etc., a, non seulement formé dans son sein une section d'études sociales, mais la section d'études théosophiques, qu'elle comprenait, vient de se constituer en « *Branche altruiste de la Société Théosophique* » avec charte spéciale.

C'est donc une *seconde* branche de la *Société Théosophique*, en France.

Nous appelons l'attention sur ce nouveau groupe, en raison de l'importance qui s'attache à toute formation de *branches Théosophiques*, et aussi en raison de la haute valeur de l'intelligence dirigeante.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. G. Casse, 2, rue Sarrazin, à Nantes.

..

## Correspondance

« Monsieur le Directeur, j'ai lu, dans le « *Missouri républicain* », sous le titre « *télégraphie mentale* des peaux-rouges », l'article suivant, et pensant que cela pourrait intéresser vos lecteurs, je m'empresse de vous en envoyer une traduction hâtive :

« On rapporte que les Indiens de la plaine ont toujours pratiqué un système de *télégraphie mentale*, au moyen duquel ils communiquent entre eux, à de longues distances, presque instantanément, et sans employer aucun messenger, ni user d'aucun signal matériel.

« Cette « *Télégraphie mentale* » n'est pas particulière aux seuls Indiens de la plaine, aux Etats-Unis. — Les Indiens de toutes les parties des deux Amériques la pratiquent également, ainsi que ceux des autres contrées habitées par les peaux-rouges.

« La façon dont ils parviennent à communiquer entre eux « reste un mystère qu'ils n'ont jamais voulu révéler.

« On a mis en avant beaucoup de théories, pour expliquer le « fait ; mais aucune de ces Théories n'est de nature à satisfaire « l'esprit et à nous donner la clef de ce phénomène.

« La seule chose bien établie, mais sans théorie plausible, « c'est que de telles communications sont envoyées et reçues en- « tre des personnes très éloignées les unes des autres, et qu'après « enquête il a toujours été constaté que les commutations étaient « parfaitement certaines et vraies.

« On est d'ailleurs universellement d'accord sur le fait lui- « même et nul ne nie l'existence de ce pouvoir de communiquer « mentalement à distance, pouvoir qui paraît concentré chez « certain individus de la Tribu ou de la Nation. »

« J'ajouterai, monsieur le directeur, qu'au Thibet, cette « Télégraphie mentale » est également pratiquée par beaucoup de personnes. »

*Un abonné.*

∴

#### *Séance générale de l'Hermès*

Les nécessités de notre tirage ne nous permettent pas, cette fois, de donner le compte-rendu détaillé de la Réunion Générale de l'*Hermès*, du Lundi 31 mars.

On trouvera le compte-rendu dans notre prochain Numéro, portant la date du 7 mai.

Pour aujourd'hui, nous ne pouvons que constater le succès croissant de nos conférences, l'empressement de plus en plus marqué d'un public de plus en plus nombreux et de plus en plus choisi.

Voici, du reste, quel était le programme de cette réunion :

1<sup>o</sup> LA PSYCHOLOGIE VÉGÉTALE ET LE MAGNÉTISME DES PLANTES, travail lu par M. G. Caminade ;

2<sup>o</sup> LA MAGIE SOCIALE, conférence par Jules Lermina ;

3<sup>o</sup> LETTRE A UNE OCCULTISTE (L. Dramard) — Lecture par Henri Demesse.

---

*Le Directeur Gérant : — A. ARNOULD.*

---

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

# Librairie de l'Art indépendant

11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris

## EXTRAIT DU CATALOGUE

- Eliphas Lévi** . . . — *Dogme et rituel de la haute magie*  
2 vol. in-8 avec 24 fig. . . 18 fr.  
— *Histoire de la magie*. 1 volume in-8  
avec 90 fig. . . . . 12 fr.  
— *La clef des grands mystères*. 1 volume  
in-8 avec 22 planches . . 12 fr.  
— *La science des esprits*. 1 v. in-8. 7 fr.
- Papus** . . . . . — *Traité élémentaire de science occulte*.  
1 vol. in-18 avec pl. . . 3 fr. 50
- Henri-S. Olcott** . . . — *Le Bouddhisme selon le canon de l'E-*  
*glise du Sud*. 1 vol. in-12. 1 fr. 50
- Laurence Oliphant** . — *Sympneumata ou la nouvelle force*  
*vitale*. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50
- A. P. Sinnett** . . . — *Le Monde Occulte*. 1 v. in-18. 3 fr. 50
- P. Christian** . . . — *Histoire de la Magie*. 1 vol. gr. in-8  
avec un grand nombre de figures  
et 16 planches hors texte. 12 fr.
- Edouard Schuré** . . — *Les Grands Initiés*. 1 fort volume  
in-8 . . . . . 7 fr. 50
- Paul Gibier** . . . . — *Analyse des Choses*. Essai de Psycholo-  
gie transcendante. 1 vol. grand  
in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50
- Ely-Star** . . . . . — *Les Mystères de l'Horoscope*. 1 volume  
in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50
- Alber Jhouney** . . . — *Le royaume de Dieu*, in-8. . . 4 fr.  
— *Les Lys noirs*, in-8 . . . . 3 fr.  
— *Le Jugement de Dieu*, in-8. . . 3 fr.
- Polti et Gary** . . . — *La Théorie des Tempéraments et leur*  
*pratique*, 1889, brochure. . . 1 fr.

A. d'Anglemont. — *Enseignement populaire de l'existence universelle*, contenant l'anatomie de l'âme humaine et la démonstration du mécanisme de la pensée. 1 v. in-18 jésus de 200 p. . . . . 1 fr. 50

Villiers  
de l'Isle-Adam. — *Tribulat Bonhomet*. — Ouvrage où se trouve tout un chapitre, le plus important, qui intéresse au plus haut point la doctrine spirite. 1 v. in-18 jés. (3 fr. 50). 2 fr. 75  
*Chez les Passants* • (Fantaisies, Pamphlets et Souvenirs). » Eau-forte et écusson de Félicien Rops. — Le dernier chapitre de ce volume posthume, de l'auteur d'*Axel*, est un pur chef d'œuvre de philosophie hermétique. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50  
*Axel*, 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

---

ANNIE BESANT

## POURQUOI JE DEVINS THÉOSOPHE CONVERSION D'UNE MATÉRIALISTE

Traduit de l'anglais, par M<sup>me</sup> Camille Lemaître  
Brochure de 32 pag. — Prix : 1 fr.

---

JULES LERMINA

## LA SCIENCE OCCULTE MAGIE PRATIQUE

*Révélation des Mystères de la Vie et de la Mort*  
1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50

---

## L'ARGUS DE LA PRESSE

Voulez-vous être informé avec exactitude et rapidité de tout ce qui s'imprime dans les Journaux et Revues français et étrangers sur un sujet, un fait, ou une personnalité ?

Adressez-vous, 157, rue Montmartre, à l'*Argus de la Presse*, A. CHÉRIÉ, directeur (ci-devant boulevard Montmartre).

Depuis 40 ans, l'*Argus* a fourni à ses abonnés plus de deux millions d'extraits de journaux sur n'importe quel sujet.

---